63e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 26 25 JUIN 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

STALINE

Son origine, sa vie de révolutionnaire, son accession au pouvoir, son œuvre, sa philosophie.

SOMMAIRE

I. Une biographie instructive. — II. Un homme de légende. — III. Naissance, famille, éducation. — IV. Staline et Lénine. — V. La Révolution de 1917. — VI. La Guerre civile. — VII. Staline, Secrétaire du Parti. — VIII. La mort de Lénine. — IX. Staline et Trotzky. — X. Chute de Zinoview et de Kamenew. — XI. Le premier plan quinquennal. — XII. La crise et la victoire de Staline. — XIII. Les grands procès de Moscou. — XIV. Staline et la Guerre 1939-1945. — XV. Bilan final. — XVI. Philosophie de Staline.

Joseph Staline est mort, selon la version officielle, dans son lit de fer du Kremlin, dans la nuit du jeudi 5 mars 1953, à 21 h. 50, heure locale. La nouvelle fut communiquée six heures plus tard. Moscou était enveloppée des tourbillons de la neige tombant en abondance. La foule cherchait à découvrir, parmi les lueurs sortant des fenêtres du palais, la chambre où agonisait le dictateur. La police avait essayé de la disperser, mais en la voyant grossir sans cesse, avait renoncé à l'éloigner. Durant la nuit, la radio, arrêtant son programme, s'était tue. A 6 h. 5 du matin, elle reprit la parole. Sur la place rouge, il se fit un silence écrasant :

— « Un silence, a écrit un journaliste américain, qui semblait ne plus devoir finir : Moscou faisait peur ! »

La radio fit d'abord entendre les cloches du Kremlin, puis l'hymne soviétique. Enfin, après une longue pause, la voix de Levitan, le speaker le plus connu de la radio russe, donna lecture du communiqué du Parti et du Gouvernement sur l'événement qui venait de se produire : Staline n'était plus.

Les radios étrangères firent très vite écho à celle de Moscou. Celle du Vatican, dans son commentaire quotidien, déclara simplement :

— « Pour les catholiques, c'est le moment de penser a une âme rachetée par Jésus-Christ ! »

Dans les jours suivants, la dépouille mortelle de Staline fut exposée dans la salle des Colonnes du Palais des Syndicats. Une file de personnes de plus de 10 km se forma et se déroula lentement, sans arrêt, ni de jour ni de nuit, pour apporter au Maître disparu le dernier hommage. Une température extrêmement froide régnait dans la capitale.

Il est encore trop tôt pour essayer de porter sur Staline un jugement valable ; l'histoire aura tant de choses à découvrir à son sujet. Nous voudrions réunir seulement ici quelques notes sur cette étonnante carrière. Nous parlerons d'après les éléments dont nous disposons, et en nous en tenant, le plus qu'il se pourra, aux vérités incontestables.

* *

I. — *Une biographie instructive.* — Outre une quantité de revues et de journaux divers, nous utiliserons la plus récente et la plus sûre des biographies du personnage. Il s'agit du livre de Nicolas Bassèches, intitulé **Staline** [1].

II. — *Un homme de légende.* — La première difficulté pour parler de Staline est de déblayer le terrain autour de son nom et de sa personne :

— « Ecrire la biographie de Josef **Dschugaschwilli**, dit Staline, n'est pas chose aisée. Quoique vivant encore, cet homme exceptionnel n'en est pas moins une figure légendaire. Tandis que la propagande soviétique en a fait en quelque sorte un personnage surnaturel, tout comme cela se faisait autrefois pour les empereurs romains, ses adversaires le peignent sous les traits d'un monstre diabolique, source première de tout le mal de notre temps » [2].

Mais la plus grosse difficulté vient peut-être de la falsification systématique des documents eux-mêmes, en Russie soviétique. Les photographies ont été truquées, les archives expurgées, les rivaux de Staline rabaissés, un Trotzky par exemple presque complètement éliminé :

— « Depuis qu'il a été mis au ban de son pays, il est aussi mort historiquement. Il en est de même de toutes les personnalités qui avaient une certaine importance avant Staline. » (P. 14).

Il reste toutefois des points très assurés sur la vie de Staline, ses origines et son entrée dans la vie politique russe.

[1] Le livre paru en allemand, en 1949, traduit par Maurice Muller-Strauss, a été publié fin 1951, aux Editions Spes, à Paris. In-8 de 500 p., 950 fr.
Nicolas Bassèches est né à Moscou, le 31 décembre 1895. Il y a fait ses études secondaires. Comme il avait du talent et qu'il était, par son père, de nationalité autrichienne, il fut choisi par le journal *Neue Freie Presse*, comme correspondant à Moscou, et il y resta jusqu'à son expulsion, de 1922 à 1937. Il continua à réunir une documentation très vaste sur la Russie. Il habite la Suisse et c'est à Berne que son livre sur Staline a été publié, en original. Nous le suivrons pas à pas et le citerons même le plus que nous pourrons.

[2] Sauf indication contraire, nos citations sont tirées du livre de Nicolas Bassèches, rédigé en 1949 alors que Staline avait 70 ans. Ici, texte de la p. 13.

III. — *Naissance, famille, éducation.* — C'est à Gori, petite ville de Géorgie, sur la ligne de Tiflis à Batoum, que naquit, le 21 décembre 1879, Josef Dschugaschwilli. Il était le 4e enfant d'un pauvre savetier, prénommé Wissarion, et d'une humble femme, Jekaterina Georgevna. Les trois premiers enfants moururent en bas âge. Il resta seul. On l'appela « Sosso », diminutif de Josef. Le père mourut alors que Sosso avait à peine onze ans. Ce fut la mère qui l'éleva. Wissarion, le père, alcoolique invétéré, avait été plutôt tiède en matière religieuse. Jekaterina, sans être une dévote à proprement parler, était croyante et fidèle à l'Eglise orthodoxe. Elle voulut que son fils unique fût prêtre.

— « Il n'est d'ailleurs pas prouvé que ce fut uniquement son sentiment religieux qui la poussa dans cette voie. Son désir obéissait avant tout à des mobiles d'ordre purement matériel. La brave femme voulait que son fils devînt un homme cultivé et pût ainsi s'élever dans l'échelle sociale. Mais, dans la Russie d'alors, il était pour ainsi dire impossible à un fils de cordonnier, qu'il fût Géorgien ou Russe, d'entrer dans une école supérieure. La carrière ecclésiastique offrait le seul débouché possible. » (P. 24).

Le jeune Sosso passa d'abord six ans à l'école paroissiale de Gori, d'où il fut admis, sans difficulté, au séminaire de Tiflis, mais non pas au séminaire géorgien, car il y en avait deux, et il entra dans celui qui était d'accès le plus facile, pour un pauvre garçon comme lui : le séminaire russe. Il y resta de 15 à 20 ans et en fut marqué pour sa vie.

— « On ne peut comparer ces séminaires orthodoxes avec les institutions de même destination des autres pays. En fait, ils n'étaient pas du niveau de nos écoles secondaires, puisque les candidats qui en sortaient ne pouvaient pas être admis d'emblée dans l'enseignement supérieur : il leur fallait passer des examens d'entrée supplémentaires. Dans l'ancienne Russie, les séminaristes avaient donc une curieuse position hybride. Ils étaient au-dessus des élèves de l'enseignement primaire, mais ils étaient en même temps méprisés par ceux de l'enseignement secondaire. » (P. 26).

Les élèves n'entraient pas nécessairement dans les ordres. « On considérait souvent ces institutions comme une façon bon marché de s'instruire et de s'élever » (P. 28). Comme les élèves se recrutaient dans la classe la plus inférieure, la plus opprimée, il régnait dans la maison une atmosphère d'opposition, de mécontentement. Les réglements étaient vieux et figés. Les uns se soumettaient passivement, les autres — une minorité — étaient portés à la critique, à la révolte, à l'esprit révolutionnaire.

Or, le séminariste Dschugaschwilli était déjà devenu athée dès son passage à l'école paroissiale. Il était dévoré de la soif de savoir. Il chercha et trouva une littérature répondant à sa curiosité et arriva à prendre contact avec des cercles révolutionnaires. Comme il lisait beaucoup, afin de prendre part aux innombrables discussions à la russe de ces cercles, ses maîtres du séminaire découvrirent un jour des ouvrages politiques défendus dans sa chambre et il fut mis à la porte, le 19 mai 1899. Il n'avait pas de métier ; mais il était jeune, robuste, et nourrissait déjà une grande admiration pour Lénine, qu'il ne connaîtrait que beaucoup plus tard, mais qu'il admirait pour ses articles. Il se rallia donc instantanément à l'aile gauche du parti révolutionnaire, celle que l'on appellerait un jour le parti des *Bolchéviks*, par opposition aux *Menchévicks*.

Tout en travaillant çà et là, le jeune Josef déploya une grande activité de propagande révolutionnaire, non dans les milieux paysans, réfractaires à ce genre d'idées, mais dans les milieux ouvriers. En 1900, on fonda à Tiflis un comité local du parti social-démocrate de Russie.

— « L'énergie, le tempérament et l'intelligence du jeune Dschugaschwilli le firent nommer à la direction de ce Comité. Cela n'a rien d'étonnant, car, si le séminaire russe ne confère pas une culture très large, Staline n'en était pas moins un des plus cultivés parmi les membres des cercles dans lesquels il militait. » (P. 36).

Il réussit à célébrer le 1er mai 1901, dans quelque clairière des bois. La police avertie eut l'œil sur lui. Il dut quitter Tiflis pour le port de Batoum, où se fait le transit des pétroles de Bakou. Les grèves, à son instigation, se multiplièrent. Il fut arrêté pour la première fois, en 1902 et resta en prison jusqu'à la fin de 1903. Puis, par décision administrative — sans jugement — il fut déporté pour 3 ans en Sibérie, au village de Nowaya-Nada, province d'Irkoutsk. Là, les proscrits vivaient en liberté relative, recevaient même un peu d'argent de l'Etat, passaient leurs soirées en commun, discutaient énormément et se confirmaient dans leurs doctrines révolutionnaires.

— « On peut affirmer sans crainte de se tromper, que les prisons et les lieux de déportation ont joué, dans l'histoire récente de la Russie, le rôle d'écoles de haut enseignement politique. »

Les moins cultivés s'instruisaient au contact des plus avancés, et les loisirs ne leur manquaient pas pour achever leur formation ! D'autre part, l'évasion n'était pas très difficile. Josef Dschugaschwilli en donna la preuve, en s'évadant au bout d'un mois, pour revenir à Tiflis.

IV. — *Staline et Lénine.* — On doit regarder l'année 1905 comme décisive dans l'histoire de Staline et de son parti. Ce fut en 1903, à Londres, que s'opéra la scission entre *Bolcheviki* et *Mencheviki* [3]. La révolution était en marche ; sans doute, en 1905, elle échoua, mais la partie n'était que remise, et ce fut alors que Staline rencontra Lénine dont il était depuis longtemps le disciple et l'admirateur. Staline fut, en effet, délégué par le comité de Tiflis à la Conférence bolchévique de Tammerfors, en Finlande, où venait Lénine, chef reconnu de la Révolution. Il y fit également la connaissance de Léo Trotzky, son futur ennemi mortel. De retour à Tiflis, il fonde un journal socialiste en langue géorgienne *Le Dio* (Le Temps), puis il revient auprès de Lénine, à Stockholm. La police le suit. De 1902 à 1913 il sera arrêté sept fois, déporté six fois et s'évadera cinq fois. Cette période est la plus agitée de son existence. A partir de 1910, il se trouve plus en sûreté à St. Pétersbourg. Et c'est là qu'il devient journaliste ; il écrit au *Social-Democrate*, en 1911, à la *Pravda*, en 1912.

Un détail à ne pas omettre ici, c'est que Staline

[3] La scission ne sera définitive qu'en 1912, à Prague

— il prendra ce nom de guerre, qui signifie : *l'homme d'acier*, vers 1913 — n'hésite pas, durant cette période à pratiquer, de concert avec des camarades communistes, tels que Litvinov, qu'il emploiera plus tard aux Affaires étrangères, Kamo et Schaumian, le banditisme le plus audacieux et le plus fructueux : attaques contre des magasins de commerce, des bijouteries, des banques. Litvinov, chargé d'écouler le produit de ces rapines à Paris, auprès du *Crédit lyonnais*, se fera arrêter au cours de sa tentative. Le coup le plus heureux, pour Staline et ses amis, fut celui du 13 juin 1907 ; ce jour-là ils réussirent à intercepter, à l'aide de la dynamite, un convoi de 341.000 roubles destinés au gouverneur de Tiflis. Il y aurait eu environ cinquante victimes. L'argent ainsi raflé servait à financer l'activité révolutionnaire et la presse du parti.

Alors qu'il était rédacteur à la *Pravda*, Staline se rendit de nouveau auprès de Lénine, qui se cachait à Cracovie. Il est intéressant de relever, dans la correspondance de Lénine, l'impression faite par Staline sur le grand chef du bolchévisme, son aîné de 9 ans, et d'une naissance et d'une culture très supérieure aux siennes. Lénine écrivait à Gorki :

— « Nous avons ici un Géorgien merveilleux, qui va étudier le problème des nationalités. »

Mais de son côté, que pensait de Lénine, le « Géorgien merveilleux » ? Il a raconté plus tard l'impression qu'il avait ressentie, à leur première rencontre à Tammerfors :

— « Je m'attendais, a-t-il écrit, à voir l'aigle des montagnes de notre Parti, le grand homme, grand non seulement du point de vue politique, mais aussi sous l'aspect physique, car, dans mon imagination, Lénine m'apparaissait comme un géant de grande stature, imposant dans tout son extérieur. Quelle ne fut pas ma déception de voir un homme des plus ordinaires, à la taille au-dessous de la moyenne commune, qui ne différait en rien, absolument rien, d'un simple mortel ! L'usage veut que les personnes importantes arrivent en retard aux réunions ; quelle ne fut pas ma déception d'apprendre que Lénine était arrivé, dans la salle, avant tous les autres délégués et que dans un coin il échangeait une conversation ordinaire avec le plus ordinaire des délégués... Ce qui me frappa alors, ce fut la force irrésistible de sa logique un peu aride, mais qui s'emparait immédiatement de tout l'auditoire, l'électrisait, l'emprisonnait sans qu'il fût possible de s'enfuir !... »

La leçon ne fut pas perdue pour Staline. A l'exemple de Lénine, il affectera, lui aussi, dans toute sa personne, la plus parfaite simplicité, une bonhomie et une franchise, en contraste complet avec la réputation de dureté et de ruse qui lui était faite dans tout l'univers.

V. — *La Révolution de 1917*. — La guerre 1914 et la défaite russe fournirent à la Révolution l'occasion tant attendue. Staline n'avait pas fait la guerre. Il avait été arrêté de nouveau et déporté ; mais cette fois, on avait pris soin de lui assigner, en Sibérie, une résidence très éloignée, au territoire de Narym. Il ne s'en évada pas et passa son temps à chasser et à pêcher, sans chercher à prendre part à une guerre que son parti désapprouvait et dans laquelle les bolchéviks désiraient ouvertement l'écrasement de la Russie, qui amènerait le renversement du tsarisme.

Ici, les événements sont fort connus. En février 1917, une première Révolution éclate. Elle délivre tous les déportés politiques, et parmi eux Staline qui revient dans la capitale. Il reprend son activité de journaliste et assume de multiples besognes d'organisation dans son parti. A cette date, et longtemps encore, dans les années suivantes, il est considéré non comme une personnalité originale, un esprit puissant, mais comme une « utilité », un exécutant actif. Il se tient lui-même dans la coulisse, ne parle que très peu en public car il se sait desservi par un accent caucasien très marqué, dans la prononciation du russe. Le parti au surplus ne sait pas encore ce qu'il doit faire. Lénine, traversant l'Allemagne, en wagon plombé, arrive bientôt, à son tour, et proclame « la dictature révolutionnaire du prolétariat ». Staline, plus que jamais, admire son grand homme et se range derrière lui. Mais il reste au second plan.

Au premier, se trouvent les « intellectuels », dont il ne fait pas partie et qui lui en imposent : Lénine, Trotzky, Zinoviev, Kamenew et beaucoup d'autres. Quant à Staline on peut l'assimiler à un officier d'ordonnance, à un membre de l'Etat-Major technique de Lénine, le grand chef. Il est considéré alors comme le spécialiste du problème des nationalités. Le Parti s'occupe beaucoup de ce problème. La révolution mondiale aura nécessairement à régler la position des diverses nationalités, au sein du Parti. Staline et Lénine sont d'accord pour affirmer hautement le principe des nationalités. Sous ce rapport, une évolution étonnante s'est produite dans la doctrine communiste. Au début, Lénine et les siens vont jusqu'à formuler comme un principe absolu « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » et même au sein de l'Empire russe ce droit pourra, selon eux, aller jusqu'au « droit de séparation totale de l'Etat russe ». Mais très vite, ce droit sera soumis à l'approbation préalable du Parti et non à l'initiative des peuples eux-mêmes. On aboutira, avec Staline, à des républiques *satellites* de la Russie. Le principe des nationalités n'est plus qu'une façade ; les peuples ne seront plus indépendants que de nom.

Une évolution toute semblable se fera dans l'organisation du Parti : au début, le mot d'ordre était « Les Soviets partout ! » Cela voulait dire que partout les communistes prenaient le pouvoir, qu'ils érigeaient un Soviet local, et se donnaient des chefs locaux. La suprême habileté de Staline sera d'opérer une vaste concentration du Parti, en partant de ces Soviets presque indépendants du début.

— « Une tendance de plus en plus forte vers la centralisation naquit alors (après 1922), tant et si bien que bientôt le nouvel Etat Soviétique en arriva à ne plus offrir beaucoup de différences avec l'ancien Etat du temps des Tsars. *C'est avec la théorie de l'autonomie nationale territoriale et avec la pratique d'un fédéralisme purement formel que le Géorgien sauva l'idée impériale russe.* » (P. 87).

Ce Géorgien, qui n'avait rien du Russe, sera donc l'incarnation, avec le temps, des plus vastes ambitions russes de l'époque tsariste !

VI. — *La Guerre civile*. — Le parti bolchévik avait réussi à s'emparer du pouvoir, en renversant Kerensky, par la révolution du 7 novembre 1917. Le premier soin de Lénine fut de mettre fin à la guerre. Il chargea Trotzky de négocier avec les

Allemands. La paix, achetée par de grands sacrifices territoriaux, fut signée à Brest-Litovsk, dans des conditions que la plupart des patriotes russes regardèrent comme ignominieuses, en mars 1918. Mais à peine sortie de la guerre contre l'Allemagne, la nouvelle Russie eut à se défendre contre les essais de réaction tsariste tentés par les généraux Koltchak, Denikine, Youdenitch, Wrangel.

La Russie passa par un état chaotique inénarrable. Partout des pouvoirs locaux faisant la guerre à leur compte. Partout des volontaires se battant contre le bolchévisme, mais de façon décousue et intermittente. Au-dessus de la mêlée, Trotzky cherche à constituer une armée régulière et fait appel, par nécessité, à d'anciens officiers tsaristes, dont les uns le servaient loyalement, tandis que les autres trahissaient. C'est alors que le Parti quitte Pétrograd, devenu Leningrad, pour s'installer à Moscou, plus central, plus vénéré dans la pensée russe. Le gouvernement, pour dominer le chaos, imite la Convention de 1793, en envoyant des *commissaires aux armées*, chargés de résoudre sur place tous les problèmes d'ordre militaire, politique, économique, qui se présentaient à la fois.

— « Ces envoyés extraordinaires étaient choisis dans les cercles dirigeants du Parti, au sein du Politbureau ou du Comité central. Tout le personnel disponible fut ainsi envoyé en province ou auprès des armées, sous les ordres immédiat de la direction du Parti. Leur réussite dépendait avant tout autant de leur ténacité et de leur habileté que, parfois, de leur talent d'orateur. »

— « C'est alors que le destin offrit sa grande chance à Josef Dschugaschwilli, que tout le monde appelait déjà Staline. Il fut envoyé à Zaryzin, comme représentant extraordinaire de la direction du Parti et du Gouvernement, avec la mission d'assurer la fourniture de vivres aux provinces centrales. » (P. 91 et 93).

Nous sommes en 1919. Staline arrivant à Zaryzin qui bientôt prendra son nom et se nommera *Stalingrad*, y trouve une situation catastrophique. Il n'hésite pas ; il assume les pleins pouvoirs, donne des ordres même militaires, ce qui était hors de ses attributions, épure l'armée, établit le terrorisme dans la ville assiégée par la contre-révolution et, finalement, sauve la situation. En revenant de Zaryzin, Staline rencontra Trotzky, qui était Président du Conseil de Guerre, et par conséquent généralissime rouge. L'entrevue eut lieu dans une petite gare. Trotzky laissa voir son mécontentement. Staline se conduisit en subalterne déférent et discipliné, laissa se déverser la colère du chef officiel de l'Armée Rouge, et se borna, à son arrivée à Moscou, à rendre compte de tout ce qui s'était passé à Lénine. La tactique de Lénine consistait à laisser les sous-ordres se chamailler entre eux, sans intervenir. Il se tut donc, mais il retint que Staline avait révélé même des qualités militaires. La même année, en effet, vers la fin de 1919, Staline fut de nouveau envoyé en mission sur le front de l'Oural, en compagnie du terrible Dscherschinski chef de la Police bolchéviste. Staline opéra comme il avait fait à Zaryzin et obtint le même succès. Son système se résume en deux mots : 1° épuration rigoureuse du commandement ; 2° combativité de l'armée poussée avec une énergie farouche et sans pitié.

— « A tout bien considérer, remarque Bassèches, ce n'est pas en stratège que Staline se conduisit à Zaryzin, dans l'Oural et plus tard sur maint autre front ; il y fut l'épée implacable de la Révolution, dans sa lutte contre la « cinquième colonne. » (P. 100).

Si d'autres, un Trotzky, et même un Dscherschinski, qui fut durant de longues années le chef de la Tcheka, appelée ensuite *Guépéou*, se sont montrés parfois hésitants ou perplexes en face d'exécutions sanglantes, Staline n'a jamais éprouvé, lui, le moindre scrupule, le moindre remords.

Les deux premiers succès obtenus par Staline lui valurent avec un redoublement de jalousie de Trotzky, jalousie méprisante du reste, une confiance grandissante de Lénine. Il fut envoyé, en troisième lieu, contre Youdenitch, à Petrograd. Et là encore, ce fut la victoire. Aussi, lorsque, pour la quatrième fois, Staline reçut une mission analogue, cette fois, en Crimée contre Denikine puis Wrangel, il se sentit assez fort pour poser une *condition :*

— « Il afficha ouvertement son opposition à Trotzky dont il ne voulait plus supporter les airs condescendants... Il exigea purement et simplement que l'on interdît à Trotzky de se mêler de ses affaires et même de se rendre aux abords du front tant que durerait sa mission, et ce, pour éviter que puisse être porté préjudice à son autorité... Les faits avaient toujours donné raison à Staline, si bien que Lénine accepta de satisfaire ses demandes. » (P. 104-105).

Cette fois, le succès fut plus grand que jamais. Si, un peu plus tard, il échoua en Pologne, alors que Weygand avait été envoyé au secours d'une armée en pleine retraite, il ne subit que faiblement le contre-coup de cette défaite. Ce fut peut-être, par ironie du sort, la cause principale de son ascension ultérieure. Il fut désigné pour un poste que personne ne tenait pour important et dont les circonstances allaient faire la position-clef pour la prise de possession du pouvoir : il devint *secrétaire du Parti.*

VII. — *Staline Secrétaire du Parti.* — Staline avait été élu, en 1917, pour la première fois, membre du Comité central du Parti. Après la fin de la guerre civile, il fut réélu par le Congrès, pour le même poste. Il était aussi l'un des huit membres du Gouvernement effectif et du Politbureau. Mais pendant que les « intellectuels » se partageaient les grandes ambassades, et recevaient la délicate mission d'établir avec le reste du monde des relations diplomatiques et surtout commerciales, nul ne songea à proposer à l'ex-séminariste Staline un poste de cette nature. De son côté, il ne songea jamais à briguer une situation de cet ordre. Et pourtant, il avait bien mérité du Parti. On lui chercha un poste assez en vue pour ne pas blesser sa susceptibilité, et qui répondît cependant au niveau assez bas de sa culture générale et à sa manière de travailler. Staline était une « utilité », un de ces hommes qui « abattent » beaucoup de travail en silence, qui comprennent bien et vite et qui ont toutefois de l'initiative et le sens des réalités. Nicolas Bassèches l'appelle ici : « Homme à tout faire ». Le 2 avril 1922, donc il fut affecté au « *secrétariat du Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S.* ». Ses fonctions consistaient en théorie à coordonner le « Bureau d'Organisation » et la « Police politique ».

Nul, à cette date, ne pensait que Staline pourrait, un jour, succéder à Lénine. Mais il arriva une chose que nul ne pouvait prévoir. A la date même

où Staline prenait possession de ses fonctions, Lénine venait d'avoir sa première attaque. Il dut relâcher son effort de direction, quitter Moscou, se fixer dans la propriété de Gorki, ne plus entrer dans le détail des affaires.

— « Ce fut normalement le Secrétaire qui, en plus de ses occupations habituelles, dut maintenir la liaison avec le malade qui restait malgré tout le Chef du Parti. Le Secrétaire devait, en principe, n'être qu'un agent d'exécution et de transmission, les autres membres de la haute direction du Parti, placés à la tête des divers départements de l'administration, n'ayant pas le temps de se rendre très souvent au chevet de Lénine, lequel, du fait de son état, ne pouvait pas non plus recevoir des visites sans arrêt. » (P. 121).

En maintes circonstances, Staline joua donc le rôle de « rapporteur » pour les grandes affaires du Parti et de l'Etat, auprès de Lénine, et souvent même celui d'unique rapporteur. Il prit conscience de son importance, il changea ses allures à l'égard de ceux qui avaient affaire au Secrétaire Général. Il n'avait pas eu d'éducation, au vrai sens du mot ; il suivait donc son instinct et savait, par intuition directe « quand il fallait qu'il se dominât et quand il pouvait se laisser aller » (p. 121). Il était par nature brutal, quand il pensait que sa brutalité ne pouvait pas lui nuire. Il n'avait ni retenue ni bonnes manières. Où les aurait-il prises ? Par ailleurs, tout était encore plus ou moins fluide et inconsistant dans l'organisation du Parti et dans le gouvernement de l'immense pays soviétisé. L'appareil de l'Etat ne prit forme qu'au moment même où, la guerre civile étant terminée, on entra dans la période d'organisation. La Dictature du Prolétariat consistait en ce que le Prolétariat était représenté par son élite militante, et en ce que cette élite occupait tous les postes importants. Mais il fallait réorganiser épurer, discipliner le Parti. Pour cela on devait mettre sur pied une immense armée de fonctionnaires, depuis la cellule du plus petit village jusqu'à la direction centrale, avec tous ses offices de contrôle et de direction. Du fait de la maladie de Lénine, la charge de nommer des délégués, des secrétaires, des organisateurs, dans toutes les branches de l'administration *retomba presque exclusivement sur Staline*. Nul n'avait conjecturé de quelle importance serait son rôle de Secrétaire, en de telles circonstances. Ni Zinoview, ni Trotzky n'eurent à s'occuper de cette grande tâche de l'organisation. Avec Lénine malade, Staline fut, sous le couvert du grand Chef, le véritable créateur de l'armature de l'Etat soviétique. On ne peut pas dire toutefois qu'il profita de la situation pour nommer ses partisans aux postes-clefs. Il était loin de les connaître tous. Il devait d'autre part tenir compte des choix proposés par les grands commissaires du peuple. Il ne prévoyait pas l'avenir et ne pouvait songer à se faire une clientèle d'avance. Mais sa chance le servait quand même :

— « Il fut le *créateur* de la bureaucratie du Parti, laquelle lui devint, en fin de compte, dévouée en gros, mais en gros seulement, car les luttes postérieures ont montré que quelques-uns de ceux qu'il avait nommés devinrent ses adversaires. »

VIII. — *La mort de Lénine*. — La mort de Lénine, survenue le 21 janvier 1924, au jour le plus froid qu'il y ait eu en Russie depuis des dizaines d'années, imposa au Secrétaire Général des tâches nouvelles. Il eut à annoncer la nouvelle au Politbureau, et au Comité central, puis à régler la cérémonie des funérailles. Elles furent grandioses. Tout le haut personnel du Parti était présent, à l'exception de Léo Trotzky, ministre de la Guerre, qui se trouvait au Caucase et qui accusera, un jour Staline d'avoir omis de parti-pris de le tenir au courant de la dernière maladie de Lénine et de sa mort.

A la mort de Lénine, on vit se réaliser une parole profonde de Dostoïewsky :

« Nous autres, Russes, nous ne devenons pas seulement athées mais nous croyons en l'athéisme comme en une religion. »

Staline avait organisé la cérémonie des funérailles à la manière pompeuse d'un rite religieux. L'ancien séminariste s'était souvenu des augustes liturgies de son enfance.

— « Et il se passa quelque chose de curieux : les Bolchéviks, ces défenseurs du matérialisme historique, qui rejetaient tout mythe, quelle que pût être son origine, et qui n'attribuaient à la personne isolée qu'un rôle subalterne dans le déroulement de l'Histoire, ces mêmes Bolchéviks devinrent les créateurs d'un mythe nouveau... Alors naquit un culte barbare, grandiose, mais barbare tout de même. Au milieu de la ville, il y a maintenant une pyramide de porphyre rouge, qui ressemble un peu à ces pyramides que les Egyptiens élevaient autrefois à leurs rois défunts et dont nous avons fait des pièces de musée. Quant à Lénine, il en devint une immédiatement, dans son cercueil de verre, qui se trouve au fond de la pyramide. Le bas de son corps est recouvert par un drapeau soviétique ; en face du cercueil, dans une vitrine de verre, il y a un morceau d'étoffe déchirée : un des drapeaux de la Commune de 1871. D'un bout de l'année à l'autre, des gens défilent dans le Mausolée... » (P. 126-127) [4].

L'un des rites de ces funérailles fut de grande importance : ce fut le discours de Staline. De ce discours il fit un serment et jura à Lénine qu'il poursuivrait son œuvre. En somme, il posait sa candidature au poste de continuateur, mais nul ne le comprit ainsi. On crut que c'était un élément du cérémonial et que Staline parlait non en son nom mais au nom de tout le Parti.

Lénine laissait un Testament et une lettre adressée au Parti, qui fut jointe à ce Testament. Elle fut lue, dans une réunion plénière du Comité central, mais non publiée. On y trouvait ces lignes, dont il fut entendu que l'on ne tiendrait pas compte, parce qu'elles avaient été écrites, après le Testament, au cours de la dernière maladie du Chef :

— « Le camarade Staline, devenu Secrétaire Général, a concentré dans ses mains un pouvoir énorme et je ne suis pas sûr qu'il sache user de ce pouvoir avec une suffisante prudence. Staline est trop brutal et ce défaut devient intolérable dans les fonctions de Secrétaire Général. C'est pourquoi je propose aux camarades de trouver le moyen d'enlever Staline de ce poste et d'y désigner un autre titulaire. »

Staline avait toujours su se dominer, quand il y allait de son intérêt ; les grands dirigeants n'a-

4 Notons que le cerveau de Lénine a été retiré du cadavre, enfermé dans une armoire spéciale, à l'Institut Lénine. Il n'y est pas conservé comme une relique ; on l'a découpé pour l'étudier au microscope. On voulait saisir, matérialiser le génie de Lénine...

vaient pas à se plaindre de lui ; le poste qu'il occupait était de ceux que nul n'enviait, en raison des complexités et de la lourdeur des tâches qui y étaient annexées. On s'occupa donc de nommer un Président du Conseil des Commissaires du Peuple. Et ce fut Alexeï Rykow, un ancien ingénieur, très aimé dans le Parti, qui fut élu, parce qu'il n'avait pas beaucoup de caractère et qu'on ne craignait pas de le voir menacer la position des autres chefs. Le bruit se répandit alors que toute l'influence était concentrée entre les mains du triumvirat Trotzky, Zinoview et Kamenew ; il n'y eut en réalité aucun successeur à Lénine, en qualité de chef du Parti lui-même. Et ce fut le Secrétaire Général, par le fait même, qui en devint le personnage principal. Staline n'eut pendant longtemps pas d'autre titre et nul ne soupçonna l'étrange concentration des pouvoirs qui allait s'opérer entre ses mains !

IX. — *Staline et Trotzky.* — Entre Staline et Trotzky, l'antagonisme était déjà définitif ; la lutte allait s'engager sans retard. Trotzky était le personnage « le plus coloré » de la Révolution russe. Merveilleusement doué, intelligent, écrivain nuancé, orateur brillant, il savait remuer une foule. Par malheur pour lui, il était affligé d'un insupportable orgueil. Il ne voulut jamais être disciple, jamais le second, mais toujours le premier. Il se plaçait *à côté* de Lénine, il était ravi quand on parlait de « Lénine et Trotzky », comme chefs de la Révolution. Staline lui-même le regardait comme une très grande personnalité et avait fait de véritables efforts pour se rapprocher de lui. Mais Trotzky était trop orgueilleux pour ne pas mépriser un homme du genre de Staline, et son attitude ne pouvait manquer d'exciter au cœur du Géorgien une haine implacable. L'orgueil de Trotzky devait également l'opposer tôt ou tard aux autres membres du Politbureau. De fait, ce fut d'abord entre Trotzky et Zinoview que le conflit éclata. Zinoview était devenu président de l'Internationale communiste (Komintern), et il était l'ami de Kamenew, beau-frère de Trotzky, mais pour cette raison même, peu sympathique à ce dernier. Zinoview, Kamenew et Staline allaient donc marcher ensemble contre Trotzky.

Au début on ne vit pas la main de Staline dans le conflit. Un vote majoritaire du Politbureau suspendit Trotzky de ses fonctions de chef de l'Armée. Staline n'eut à intervenir que pour exécuter cette décision. Il le fit avec son énergie et son habileté ordinaires. Trotzky avait été remplacé par Frounse. Staline le fit venir aussitôt. Il appela aussi à Moscou des contingents de police et des troupes sur lesquelles il pouvait compter. Les mesures furent si bien prises que Trotzky n'essaya même pas de réagir contre son limogeage. Et pourtant il avait de nombreux partisans, dans le haut commandement de l'armée et plus encore dans le monde des étudiants. Sous son apparence d'homme sûr de lui-même, il est clair qu'il souffrait d'un « complexe d'infériorité ». Il était Juif ; il n'était pas un homme à poigne, un homme d'action. Le chef de la Police, Dscherdschinsky, était du nombre de ses adversaires. Trotzky se laissa donc évincer non par civisme et discipline, mais par un sentiment de faiblesse intérieure. Il restait, au surplus, membre du Politbureau. On lui donna la direction de deux offices de second ordre : Président du Comité supérieur des Concessions, et Président du Comité de l'électro-technique. Il aurait pu y reprendre de l'importance, mais il affecta de négliger totalement les organismes qu'il avait à présider. Il affecta aussi d'assister désormais aux séances du Politbureau, sans s'occuper de ce qui s'y faisait. D'autre part, il réunissait des « disciples », voyait des Bolchéviks influents et publiait, à l'Office d'Edition de l'Etat, ses *Œuvres complètes*. Or, quand parut le tome de ses Souvenirs concernant 1917, il commit la faute grave de diminuer l'importance de l'action du Parti et de démolir la légende de Lénine, pour s'attribuer à lui-même une influence très exagérée sur la marche des événements. La tempête se déchaîna. Mais ce ne fut pas encore Staline qui attaqua, mais bien plutôt Boukharine, appuyé par Zinoview et Kamenew.

On l'accusa de fomenter un schisme, de poursuivre une « action fractionnelle » au sein du Parti. On s'aperçut qu'il avait de nombreux partisans et que ses livres se vendaient bien, malgré tout. L'assemblée générale de la Police elle-même faillit se déclarer pour lui. C'est alors que Staline intervint avec brutalité. On vit nettement qu'il tenait bien en mains l'appareil du Parti. Le dernier mot resta, grâce à lui, au Politbureau. Trotzky fut exclu de cet organisme, puis du Comité central, et enfin de tous les postes qu'il occupait (janv. 1925).

Ne devenant énergique que lorsqu'il était trop tard, Trotzky essaya de fonder un foyer de résistance, de diffuser des tracts contre la majorité du Politbureau. Et le 7 novembre 1927, à l'occasion du dixième anniversaire de la victoire du Bolchévisme [5], il voulut haranguer la foule, d'une fenêtre située sur le parcours du cortège enthousiaste traversant la rue Gorki, une des avenues qui conduisent à la Place Rouge. La Police seule s'aperçut de cette tentative, qui fournit le prétexte à une épuration rigoureuse : tous les partisans de Trotzky furent exclus du Parti et pour la plupart déportés. Le jour même où le Congrès du Parti, en 1928, siégeait pour prononcer l'exclusion de Trotzky, le chef redouté de la Police, Dscherdschinsky, parla contre lui avec tant de violence qu'il succomba sur le champ d'une crise cardiaque. Trotzky fut mis en résidence surveillée à Alma-Ata, en Asie centrale (Kasakistan). Il y vécut en grand seigneur, au milieu de ses livres, et touchant des droits d'auteur très élevés. Il eut le tort de continuer à répandre des tracts, à essayer d'organiser un parti illégal. En 1929, Staline demanda sa déportation à l'étranger. Ce ne fut pas sans peine que l'on trouva un pays pour accepter de le recevoir. Finalement, il fut admis dans une île turque du Bosphore, d'où il continua son action.

— « C'est alors seulement, dit Bassèches, que la haine de Staline éclata ouvertement... Peu à peu les parents de Trotzky disparurent sans laisser de traces, dont un de ses fils et aussi sa sœur Olga, qui n'avait jamais été politiquement d'accord avec son frère. De curieux « accidents » se produisirent, qui firent des ravages dans les rangs des Trotzkistes éminents fixés à l'étranger. » (P. 177).

[5] Rappelons que les Soviétiques fêtent ce qu'ils nomment la *Révolution d'octobre*, mais cette révolution, selon notre calendrier à nous, s'opéra le 7 novembre 1917, deux jours avant notre Dix-huit Brumaire.

Des attentats étaient également organisés contre Trotzky et il était facile d'en deviner l'origine. Il commença donc une vie errante, qui le conduisit d'abord en Norvège, puis au Mexique, où « un communiste fanatique belge pénètra dans sa maison, malgré les précautions que la police avait prises et lui fracassa le crâne avec une grosse pierre. » C'était le 22 août 1940. La querelle Staline-Trotzky durait depuis près de vingt ans.

— « C'est Staline, dit Bassèches, qui porte la responsabilité de ce meurtre, car il est indéniable que les services secrets russes n'auraient jamais pris une décision aussi lourde sans l'autorisation du Politbureau où l'influence de Staline était alors prépondérante... Le meurtre de Trotzky ne peut pas plus que d'autres être expliqué par la raison d'Etat. Il est un acte de haine et de vengeance, rien de plus. » (P. 178).

X. — *Chute de Zinoview et de Kamenew.* — La lutte contre Trotzky avait donné de l'importance à Staline. On ne pouvait cependant pas encore parler de pouvoirs absolus détenus par lui. Le premier personnage du Parti restait Zinoview, ancien compagnon de Lénine, en Suisse, puis en Finlande. Mais après l'exclusion de Trotzky et de ses partisans, les postes vacants du Politbureau furent occupés par des personnages nommés par Staline. Il s'appuyait d'autre part sur Boukharine et Rykow, à qui Zinoview donnait sur les nerfs, en se prenant pour le premier personnage de l'Etat, et en affectant de grands airs auprès de ses collègues. Or un désaccord existait entre Zinoview et Staline. Ce dernier différait de Trotzky d'abord, puis de Zinoview en deux points essentiels : il voulait faire alliance avec la paysannerie d'une part, et il estimait qu'il était possible de construire le socialisme en Russie sans attendre que la Révolution se fût imposée dans le monde. En outre, tandis que Zinoview était partisan d'une certaine décentralisation et d'un libéralisme limité, Staline voulait que tous les secrétaires des grandes organisations provinciales fussent désormais non pas élus sur place mais nommés par le Pouvoir central. C'était une véritable Révolution dans la Révolution même, un passage de la décentralisation la plus complète à la centralisation la plus rigoureuse. Zinoview accusa Staline de vouloir établir sa dictature. Mais on reprocha à Zinoview son organisation indépendante de Leningrad, tout comme nos Jacobins accusaient les Girondins de *fédéralisme*. Zinoview, en effet, avait organisé le Soviet local de Leningrad d'une façon telle qu'on put l'accuser de former un Parti à lui, pour se dresser éventuellement contre Moscou. On lâcha le mot de « Commune du Nord », de « Principauté féodale de Leningrad ». Zinoview répliqua avec violence, en maintenant ses positions. On le releva de ses fonctions. Les ouvriers de Leningrad ne bougèrent pas. Il fit appel au Communisme international, dont il était le Président (Komintern). On l'accusa de fomenter la division au sein du communisme. De longues discussions s'ensuivirent. Zinoview fut condamné au sein du Parti, ainsi que Kamenew, président du Soviet de Moscou Ils tentèrent de faire de l'opposition et furent exclus du Parti. On leur assigna une résidence en province, avec un poste subalterne dans l'administration locale, pour leur donner des moyens de vivre (juin 1927).

XI. — *Le premier plan quinquennal, 1928.* — Tous ces conflits se déroulaient parmi des difficultés économiques énormes, et derrière les oppositions de personnes, il y avait des divergences de sentiments sur la politique à suivre, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On avait, dès la Révolution d'octobre, proclamé la dictature du Prolétariat, la destruction de la propriété. La guerre civile avait achevé la ruine de l'économie. Une anarchie formidable déferlait sur le pays. L'Encyclopédie soviétique avoue que 5 millions de personnes moururent de faim. Dans toute la Russie, les bandits pullulaient. On pillait, on massacrait. La production était paralysée. La famine régnait partout. Le commerce était pratiquement et légalement supprimé. Dans la région de la Volga, l'une des plus riches de la Russie, la faim causée à la fois par le sabotage des paysans et par une mauvaise récolte, réduisit les habitants à un état voisin de la bestialité.

« Il y eut de nombreux cas de cannibalisme. Les gens ressemblaient à des momies brunes et se traînaient lamentablement. Sur le point de mourir, il en était qui entraînaient des milliers d'autres avec eux à la mort, en essayant de les emmener vers des régions où il y avait de quoi manger. Quand de telles bandes fondaient sur un village, elles étaient capables de tuer tous les êtres vivants qui s'y trouvaient. Les habitants des régions qui n'étaient pas encore touchées par la famine constituaient des groupes de défense, qui accueillaient tous les inconnus à coups de fusil et de mitrailleuse. Lorsque les missions internationales d'aide entrèrent en action, on dut les faire protéger par la troupe. Les membres de ces missions se tenaient au milieu de carrés de soldats qui empêchaient les affamés de les attaquer. Il vint des « fuyards de la famine » jusqu'à Moscou ; ils couchaient à même le sol sur l'énorme place sur laquelle donnent les principales gares de la ville, les vivants mêlés à ceux qui étaient déjà morts. » (P. 193-194).

Lénine eut le bon sens de comprendre qu'il faisait fausse route. Il renversa la vapeur, tâcha de donner satisfaction aux aspirations des paysans, rétablit les relations commerciales avec l'étranger, pour en obtenir de l'aide, et s'efforça de remettre en marche l'économie gelée ou détruite. Ce fut la NEP, ou *Nouvelle Economie politique*. Mais au bout de peu d'années, on s'aperçut que certains paysans, plus actifs, plus rusés ou brutaux que les autres, avaient réussi à accaparer les bénéfices de l'agriculture. On les appela les « koulaks » — d'un mot qui signifie « poing fermé » — l'ancien nom des *usuriers* rapaces, si nombreux en Russie. De plus, l'agriculture, trop morcelée, et ignorant les méthodes modernes, restait à un niveau trop bas, pour nourrir la nation. Elle demandait trop de bras, faute d'instruments perfectionnés pour permettre l'industrialisation du pays.

Deux problèmes se posaient donc devant le gouvernement russe. Et c'est là que Staline intervint avec vigueur et persévérance. Il dressa le premier plan quinquennal, le fit adopter au Politbureau, en 1927, pour le faire entrer en activité à partir de 1928 — date mémorable dans l'histoire russe et dans sa vie à lui. Deux buts formaient le plan : 1° Créer et développer à toute vitesse *l'industrie lourde*, qui rendrait la Russie imbattable avec le temps ; 2° *Collectiviser l'agriculture*, pour la rendre plus scientifique, plus productive, et pour dégager de la main-d'œuvre qu'on porterait sur l'industrie.

Cette *recherche de la main-d'œuvre* fut pratiquée avec une cruauté sans pitié : on multiplia les *déportations administratives*. Les anciens propriétaires suspects par le fait seul d'avoir été spoliés, commerçants, ecclésiastiques, et surtout les *koulaks*, si redoutés et détestés dans les campagnes, furent expédiés dans les forêts du grand nord qui fourniraient des bois, article très recherché à l'étranger, et seraient une source de devises étrangères, pour acheter les machines nécessaires. Il s'ensuivit une vague de terrorisme, dans les campagnes, dont les suites furent horribles :

— « Les gros paysans, une race dure et cruelle aussi, ne se soumirent pas sans lutte. Ils disposaient d'ailleurs de partisans, soit connus, soit cachés. C'est ainsi que des actes de terrorisme commencèrent à être commis un peu partout : des fonctionnaires, des agitateurs et des chefs de comités locaux étaient trouvés assassinés, quand ils n'étaient pas massacrés au grand jour. Les armes cachées après la guerre ou la Révolution reparurent. Mais une réaction terroriste extrêmement violente répondit immédiatement à ces essais de révolte. Il y eut des exécutions en masse. On ne se contentait pas d'agir contre les gros paysans, mais on sévissait contre tous ceux qu'on soupçonnait de les aider, contre tous ceux qui n'étaient pas partisans de la collectivisation... »

Scènes affreuses : des paysans désespérés, abattant leurs bestiaux, coupant leurs arbres fruitiers, dévastant les maisons, et s'enfuyant vers le Caucase, où l'on disait qu'on n'appliquait pas la collectivisation. Beaucoup mouraient en route ou, affamés et pris de découragement, se jetaient sous les trains. Le mécanicien de l'express Moscou - Tiflis racontait qu'il fut ainsi témoin d'une douzaine de suicides, en un seul jour.

— « Des familles entières se précipitaient sous sa locomotive. Contrairement aux réglements antérieurs, on n'avait plus le droit d'arrêter un convoi qui venait d'écraser un être humain : *un ordre secret avait tout changé...* » (P. 213).

On cite une localité où sur 52.000 habitants, 50.000 furent fusillés, et le reste déporté en Asie centrale. Des centaines de milliers de paysans réfractaires furent déportés en Sibérie et dans les forêts polaires. Des milliers moururent durant le transport. Une nuit, on entassa ces malheureux dans une église non-chauffée d'Arkhangelsk. Au matin, ils étaient tous morts gelés.

Ce fut à ce prix qu'une transformation formidable s'opéra dans l'économie russe : mais d'énormes cités industrielles sortirent de terre : Magnitogorsk, en Oural, est l'une des plus connues. En des lieux, où il n'y avait rien, des installations industrielles surgirent. Dans la jeunesse communiste intelligente et instruite, on s'éprit d'enthousiasme.

La politique antireligieuse fut aggravée, dans le même temps. Le dimanche fut détruit, grâce à une semaine de travail ininterrompu, avec repos tous les cinq jours, mais *par roulement*, si bien qu'un homme ne voyait pour ainsi dire plus sa femme, ni les parents leurs enfants d'âge scolaire.

Une propagande effrénée répandait dans le pays les louanges du régime. On annonçait l'augmentation massive de la production de charbon, les progrès de la construction. Mais tout cela ne répondait pas au réel. Jamais la tension politique n'avait été plus forte, jamais le régime n'avait été aussi proche de l'abîme.

XII. — *La crise et la victoire de Staline.* — Une opposition ne pouvait manquer d'apparaître contre Staline, considéré comme responsable du plan et de son exécution. Les survivants de l'anti-bolchévisme souhaitaient la catastrophe et la voyaient arriver, avec joie. Dans les mines du Donetz, des ingénieurs organisèrent un sabotage pour la précipiter. Les procès se multiplièrent contre les récalcitrants, dont un bon nombre étaient des intellectuels.

— « Ces intellectuels étaient persuadés, dit Bassèches, que la politique de Staline menait à la catastrophe. C'est pourquoi, ils fondèrent un parti clandestin, pour éviter le chaos et pouvoir constituer un gouvernement. Leur idéologie était fondée sur les théories des « Technocrates », c'est-à-dire sur la constatation du fait que la technique joue un rôle déterminant dans la vie actuelle de l'humanité, d'où l'on peut conclure qu'un Etat doit être dirigé et administré par des techniciens cultivés. » (P. 225).

On vit également se manifester des tendances séparatistes, au sein de la fédération des Républiques soviétiques. Enfin, au cœur même du parti, des tendances se firent jour contre Staline, et elles furent dirigées par deux personnages très importants : Alexis Rykow, chef du Gouvernement, et Boukharine, devenu Président du Komintern. Contrairement à l'opposition de Trotzky, appelée « de gauche », cette opposition était « de droite ». Elle ne voyait pas, comme Staline, que le danger de guerre fût tel dans le monde, que la Russie dût s'imposer une discipline aussi terrifiante pour s'y préparer. Staline se dressa contre cette opposition. La majorité du Politbureau le suivit. Rykow et Boukharine contre-attaquèrent, en accusant Staline d'avoir donné l'ordre à la police secrète de surveiller les membres du gouvernement et même ceux du Politbureau. Staline eut le dernier mot. Mais la crise continua. Elle atteignit son maximum en 1932. Vers la fin de cette année, il y eut, au Politbureau, une scène dramatique. Staline y essuya une défaite cuisante. Vorochilow, chef de l'armée, observa que les soldats, tous des paysans, ne pouvaient plus longtemps rester insensibles à ce qui se passait dans les campagnes. Le Politbureau fut terrifié. Mais nul ne demanda à Staline sa démission. Il écrivit un article donnant des conseils de modération dans l'application du plan. Il affectait d'apprendre seulement alors les terribles événements qui avaient endeuillé les campagnes, et il les blâmait comme étant la suite d'excès de zèle de la part des agents du plan « grisés par le succès » !

Malgré tout, on estima que Staline était touché et que son prestige allait s'écrouler.

Chose incroyable, ce fut Hitler, sans le savoir, qui le sauva. Le 30 janvier 1933, les nazis prenaient le pouvoir et commençaient immédiatement leur campagne anti-bolchévique. Tout le monde comprit que la Russie devait se raidir, que le plan quinquennal avait peut-être sauvé la nation, qu'il suffirait de donner satisfaction aux paysans, et qu'en tout cas, il fallait refaire l'unité en face du danger. La lutte fut donc suspendue dans les campagnes. Les kolkhoses et sovkhoses restèrent en activité, mais chaque paysan eut sa maison, son jardin maraîcher, une vache, plusieurs porcs, plusieurs chèvres, de la volaille.

— « La paix revint immédiatement dans les campagnes. Avec la loi sur l'organisation des kolkhoses, Staline venait de remporter la plus grande victoire politique de toute sa carrière. Cette nouvelle forme de collectivisation de l'agriculture, qui répondait aux aspirations des paysans, eut les conséquences historiques les plus larges. » (P. 244).

Un mot d'ordre courut partout : « Le plan quinquennal est réalisé et déjà cela va mieux ! » Les denrées réapparurent en abondance relative. Staline mit, en même temps, une sourdine à la lutte antireligieuse. La réaction religieuse se manifesta dès Pâques 1934 : les églises ne purent contenir la foule des fidèles. Les musées antireligieux disparurent. On interdit les publications anti-religieuses, la seule polémique autorisée fut celle qui se plaçait uniquement, dirait-on, sur le terrain scientifique.

Staline lança alors un nouveau mot d'ordre, dans un discours qui eut un profond retentissement :

— « La vie est devenue plus facile, dit-il, la vie est devenu plus gaie... » Dans le même discours, il affirme également que la lutte contre la religion n'avait aucun sens, du fait que l'on n'avait pas encore réussi à donner aux hommes une vie assez belle et assez insouciante pour qu'ils puissent se passer de consolation. Il ajoutait que tant qu'il y aurait encore de la misère et des soucis en ce monde, il y aurait des hommes croyant que la religion peut les consoler. Et le maître du Kremlin de conclure que, si l'on voulait lutter contre la religion, il fallait travailler plus encore pour satisfaire plus complètement les besoins des humains ! »

Et Bassèches conclut :

— « Quelle curieuse théorie dans la bouche de l'ancien séminariste ! Mais peut-on sérieusement prétendre que le besoin de religion soit simplement fonction d'une vie plus ou moins confortable, d'un estomac plus ou moins rassasié ?... » [6]

XIII. — *Les grands procès de Moscou.* — Au cours de cette période tragique, il y eut de nombreux procès contre les saboteurs. Mais tous s'effacèrent devant ce que l'histoire appellera *les grands procès de Moscou*. Le 1er décembre 1934, Serge Kirow, secrétaire du Parti à Leningrad fut assassiné. C'était l'un des partisans les plus dévoués de Staline ; il passait même pour son successeur éventuel. Staline et la direction du Parti furent très touchés par cet attentat, et ce fut aussitôt une campagne terrible de représailles. On publia les noms de plus de mille fusillés, dont la plupart n'avaient joué aucun rôle dans l'attentat. Mais Staline cédait à sa fureur. La police pourtant découvrit le coupable, un certain Nicolaïew, dont la femme était secrétaire de Kirow et qui avait peut-être simplement agi par jalousie ! Mais on s'acharna à voir là un complot, comme il y en avait eu au temps des tsars. Le chef de la police, Yagoda, fut relevé de ses fonctions et remplacé par un fanatique admirateur du « génie » de Staline, Jeschow. Après deux ans de recherches, eurent lieu de sensationnelles arrestations : d'abord Zinoview et Kamenew. Ils reconnurent les faits et s'aplatirent si bien qu'on crut généralement qu'ils avaient été soumis à un régime de drogues spéciales. Pour Bassèches, cette explication est inexacte. Il croit que : 1° ni Zinoview, ni Kamenew n'étaient vraiment des caractères ; « ils essayaient de se dominer, mais la peur qu'ils respiraient rendait le spectacle intenable » ; et 2° la majorité de leurs partisans était en liberté. « Leur abjuration verbeuse était donc une sorte de nuage artificiel destiné à camoufler ce qu'ils désiraient que l'on ne sût pas. » (P. 364).

Le second grand procès fut celui de Piatakow et des trotzkystes. Ceux-là étaient des adversaires de gauche, qui traitaient Staline et ses amis de « thermidoriens ». Mais Trotzky avait eu le tort de prendre contact avec les Japonais et avec les Allemands contre Staline. Celui-ci, du coup, prenait l'allure de grand patriote russe ! Nul n'eut la moindre pitié, en Russie, pour les trotzkystes.

Le troisième procès fut dirigé contre Boukharine, Rykow, Yagoda, Krestinsky. Enfin, le dernier procès fut dirigé contre les maréchaux, dont le plus connu était Toukhatschewsky. Dans les deux cas, ni aveux spectaculaires, ni regrets mélodramatiques; les accusés se contentèrent de reconnaître que la politique suivie par eux était fausse. Boukharine essaya même de se défendre contre l'accusation d'espionnage, qui était sûrement fausse. Mais tout était en somme réglé d'avance.

— « Quand on connaît bien le droit soviétique, écrit Bassèches, on sait que la dictature n'a besoin ni d'instruments de torture, ni de drogues pour obtenir d'un procès l'effet désiré... L'autorité exécutive, donc en dernière instance le Politbureau, est seule juge du sort que l'on doit réserver à un accusé. En l'occurrence, on dispose de trois procédés : le procès public, le procès à huis clos, et enfin la condamnation par simple mesure administrative. Cela permet de constituer le banc des accusés comme on le désire et selon les besoins du moment. Ainsi des gens dont on pourrait craindre qu'ils se livrent à une critique dangereuse pour le régime ne sont jamais jugés publiquement : on ne montre que ceux dont on est absolument sûr. » (P. 370).

Il y avait du reste, parmi les accusés des grands procès, des hommes parfaitement exécrables, tels que Yagoda, le chef de la police. Il fut mêlé au procès, dans lequel il fut poursuivi de telle façon qu'on peut croire que tous ses crimes étaient ceux de l'organisation entière. Or, il fut prouvé qu'il avait fait assassiner, sournoisement, par l'intervention de médecins à sa dévotion, le fils de Gorki, puis Gorki lui-même, enfin son propre chef, miné par la maladie et dont il ambitionnait la place. Deux des trois médecins qui n'avaient fait qu'exécuter ses ordres furent condamnés à mort. On voit que le récent complot dit « des médecins » ou des « blouses blanches » avait eu un antécédent remarquable, mais qui se termina tout autrement ! Yagoda avait été 15 ans à la tête de la police. L'accusation contre lui fut conduite de façon à ne pas mettre en cause la police elle-même, mais on se garda bien d'expliquer comment cet immonde personnage, débauché, rapace et cruel, avait pu si longtemps rester en place !

Quant à Toukhatschewsky, il fut « liquidé » discrètement. On apprit un beau jour, qu'il avait été fusillé avec un bon nombre de généraux d'armée. La justice poursuivit aussi les parents des accusés.

— « On exerça une terrible pression sur la veuve du général Yakir, qui, pour avoir la paix et garder ses

[6] *Ibid.*, p. 309. Bassèches dit fort justement ensuite que les racines profondes de la religion viennent du sentiment de ce qu'il y a de passager et de provisoire dans la vie présente, dans le désir d'une vie et d'un bonheur sans fin, en Dieu !

enfants, publia un horrible article dans la presse. Dans ce factum, elle traitait son mari de traître et le maudissait. On demanda la même chose à la femme de Toukhatschewsky, mais elle eut la force de refuser... Comme elle tint bon, on lui enleva ses enfants qui furent confiés à un orphelinat d'Etat, elle-même sombra dans la folie. »

Tout cela était l'œuvre d'un excité, qui devait finir dans une maison de fous, Jeschow, mais Staline n'en est pas moins responsable de tous ces crimes. Ils étaient faits pour lui, et il aurait pu les empêcher. Tous ces procès bouleversèrent les esprits à l'étranger, mais en U.R.S.S. ils ne firent que peu d'effet. L'opinion n'avait aucune pitié pour les « gros bonnets ». D'autre part, une certaine abondance revenait. On était reconnaissant à Staline d'avoir « purgé » le pays de « fauteurs de guerre ». Les « purges » faisaient de la place pour une quantité d'aspirants aux grands postes de l'Etat. Les vieux bolchéviks et les officiers tsaristes une fois disparus, c'étaient les nouvelles couches, une nouvelle « intelligence » qui arrivait aux affaires. Staline se donna même le mérite de l'indulgence. En 1938, il arrêta les procès, fit mettre en liberté un grand nombre de prisonniers, en rejetant sur des subalternes la responsabilité des horreurs que l'on venait de voir. C'est alors que Jeschow fut interné dans un asile et remplacé par Beria, un Géorgien comme Staline.

XIV. — *Staline et la Guerre 1939-1945.* — Staline semble avoir pris la direction personnelle des affaires étrangères, vers 1928, mais il se servit toujours d'un ministre responsable, lui-même restant dans la coulisse. Après Trotzky, on avait eu Tschitschérine, un aristocrate, fils de diplomate du tsar, à qui l'on avait adjoint Litvinow, qui prenait d'ordinaire le contre-pied de son chef, laissant ainsi la décision au Politbureau. Tschitschérine, en grand seigneur, ne se gênait pas pour critiquer les décisions prises par dessus sa tête. Cette attitude frondeuse ne pouvait durer. Il dut démissionner, puis il mourut et on lui fit des funérailles banales, « de l'importance de celles que l'on fait à n'importe quel comptable d'un trust de moyenne importance ». Sa démission était de juillet 1930. Litvinow, puis Molotov lui succédèrent, mais Staline tenait tous les fils. Il ignorait tout de la diplomatie, de son histoire, de ses méthodes, de ses règles traditionnelles ; mais il croyait dur comme fer à quelques principes hérités de Lénine, et qui lui suffisaient, pour tout diriger de haut :

— 1° *Méfiance envers tout l'univers.* — Tout le monde en veut à l'Union soviétique, car elle annonce la fin du capitalisme.

— 2° *Il faut le plus possible à la fois se tenir sur ses gardes et se tenir hors des conflits armés,* ne parler que de paix toujours et quand même, car d'une part les nations capitalistes, en devenant impérialistes, auront entre elles des antagonismes inévitables et implacables, et se déchireront elles-mêmes, et d'autre part le peuple russe ne fera la guerre que s'il est convaincu qu'on a tout fait pour l'éviter et que ce sont les autres, par jalousie, qui la lui ont déclarée.

Et cela explique toute la politique de Staline au cours de la guerre. En la voyant venir, à la suite des coups d'éclat de Hitler, Staline pensa que le Führer serait « le brise-glace de la Révolution mondiale ». L'essentiel pour lui fut de faire battre les autres, et de rester neutre ! Pendant que les « impérialistes » et « capitalistes » s'entre-dévoraient, s'affaiblissaient, se ruinaient, la Russie communiste gardait ses forces. Elle aurait donc forcément le dernier mot. Les accords de Munich confirmèrent Staline dans sa conviction. La faiblesse de la France et de l'Angleterre lui parut le signe d'une décadence irrémédiable. Et comme Hitler avait besoin de sa liberté à l'est, Staline n'hésita pas à la lui donner, moyennant un énorme « pourboire », un gros morceau de la Pologne dépecée prochainement. Et ce fut le pacte Ribbentrop-Molotov, du 23 août 1939. Hitler non seulement avait les mains libres à l'ouest, mais il devait recevoir des livraisons de matières premières à l'Allemagne. Staline prit toutefois ses précautions contre les agrandissements de Hitler, en occupant les Etats baltes et en imposant à la Finlande une guerre suivie d'une paix blanche, qui apportait à la Russie des avantages certains. Enfin, il signa un pacte de non-agression avec le Japon, en laissant à ce dernier la liberté d'action dans le Pacifique.

— « Toute la façon d'agir de Staline, le soir du 13 avril 1941, date de la signature du pacte russo-japonais, prouve qu'il se sentait à l'apogée de son œuvre. Tous les témoins sont unanimes pour rapporter que, quand toutes les signatures eurent été apposées sur l'acte, le Géorgien ne put plus contenir sa joie... » (P. 441).

Ce pacte, en effet, signifiait à ses yeux le passage de la guerre européenne à une guerre mondiale, tandis que, plus que jamais, la Russie demeurerait l'arme au pied ! Le « brise-glace Hitler » était à l'œuvre en Europe. Le « brise-glace Japon » allait entrer en action dans le Pacifique. Que la Russie pût jusqu'au bout éviter la guerre, c'était pour elle la certitude de rester la maîtresse du monde ! Aussi fit-il tout pour satisfaire Hitler, en lui fournissant fidèlement tout ce qu'il demandait, et même en chassant de chez lui les ambassadeurs de Belgique, de Norvège, de Yougoslavie, sous prétexte qu'ils avaient perdu le contrôle de leur territoire.

En vain, M. Eden avertit-il Staline que, selon ses renseignements particuliers, Hitler se préparait à l'attaquer. Il n'en voulut rien croire.

— « La nuit du 21 au 22 juin 1941, durant laquelle les armées allemandes attaquèrent l'Union soviétique est une des plus décisives de l'Histoire universelle. Staline n'avait pas su maîtriser sa réussite, son destin... Cette nuit fameuse a provoqué la décision. Il est possible que les historiens futurs la considèrent comme la fin de la Révolution russe... » (P. 446).

De fait, Staline dut renverser la vapeur, solliciter l'aide des pays capitalistes, faire appel à toutes les forces du patriotisme russe, tendre la main au clergé orthodoxe, se poser uniquement en homme d'Etat russe, défendant la patrie russe, ordonner à tous les communistes du monde d'entrer dans la guerre, aux côtés des patriotes de leurs pays respectifs, et malgré tout, payer horriblement cher son erreur de 1939, quand il avait laissé le champ libre à Hitler. La tactique employée par lui se retourna contre la Russie. On lui fournit sans doute quantité de matériel, mais on lui fit attendre si longtemps la création du « second front » qu'il

en vint à accuser les alliés de le laisser écraser systématiquement.

— « Si le dépit de Staline allait alors en augmentant et s'il se permettait parfois des remarques aigre-douces à l'égard de Churchill, qu'il tenait pour responsable du retard des alliés, il oubliait simplement qu'il avait employé la même tactique, allant même jusqu'à aider à mettre le feu au monde capitaliste, dans l'espoir qu'il s'épuiserait. » (P. 460).

Ce qu'on ne peut refuser à Staline, c'est d'avoir comme en 1920 fait preuve de qualités d'organisation hors de pair, dans la résistance à Hitler. Ce fut son énergie farouche qui fit échouer les Allemands dans leurs attaques sur Leningrad et Moscou — avec l'aide, il est vrai, du « général Hiver » ! — et qui força les attaques allemandes à dévier vers le Caucase et dans la direction de Stalingrad. Cette ville, qui avait été à l'origine de sa réputation militaire, fut aussi la consécration de son talent de stratège. C'est alors qu'on voulut lui donner un titre correspondant à son action. Il fut d'abord maréchal de l'Union soviétique, puis il se fit nommer, comme jadis Souvarov, « généralissime ». A ce moment, il incarnait tout le passé militaire de la Russie. Sa victoire sera une victoire nationale. Il aura soin de célébrer cette victoire à part des alliés. Ce fut au soir du 24 mai 1945, qu'il offrit un banquet aux chefs d'armée, généraux et officiers russes, dans la salle Saint-Georges, qui n'avait pas servi depuis longtemps et rappelait l'ancien régime.

— « Comme autrefois, on y avait installé des tables interminables, couvertes de vaisselle d'argent, de porcelaine et ployant littéralement sous les fleurs. Comme autrefois, les uniformes rutilaient de broderies d'or, d'épaulettes et de décorations. » (P. 466).

Dans son toast, Staline glorifia le peuple russe.

« Camarades, dit-il, permettez-moi de lever encore une fois mon verre. Je voudrais le faire à la santé du peuple soviétique et avant tout du peuple russe... Je bois donc surtout à la santé du peuple russe, qui est la plus grande nation d'entre les nations de l'Union soviétique... Je lève mon verre à la santé du peuple russe, parce qu'il a su mériter durant cette guerre le titre de force dominante parmi les peuples de notre pays... Je lève mon verre à la santé du peuple russe, parce qu'il a l'intelligence claire, un caractère persévérant et patient... Je remercie le peuple russe de sa confiance !... A la santé du peuple russe !... » (P. 466).

Et le peuple russe à son tour, reconnaissant en Staline, le plus grand de ses serviteurs, en fit une espèce de divinité. On lui attribua plus que jamais tous les genres de génie, tous les talents, toutes les gloires. Il fut « le plus grand capitaine » de l'histoire. Il avait battu les Allemands. Il déclara dans un article du *Bolschevik* que, contrairement à ce qu'avait dit Lénine, « Clausewitz ne faisait plus autorité ». En disant cela, Staline insinuait que de disciple de Lénine, il était enfin devenu le correcteur de ses opinions ! Lénine n'était pas un génie universel comme son successeur ! Aussi Staline se prend-il pour un maître infaillible en tout domaine, dans l'art, dans la littérature, dans la philosophie communiste, dans la science même (biologie). Il entre dans la légende tout vif.

— « Il est non seulement l'homme dont on donne le nom à des villes, des villages, des usines, des écoles supérieures, des sanatoria, des corps de troupe, des bourses et des prix ; il fait partie de l'Histoire, d'une histoire légendaire qui le fait trôner dans les nuages comme un dieu de l'Antiquité. Si, depuis toujours, Staline a aimé jouer au miséricordieux, il est devenu maintenant une sorte de dieu le père qui accepte, sans plus rien dire, qu'on lui prête les qualités d'un génie universel. Il continue donc à paraître en public et tranche en dernière instance au sujet de toutes les questions possibles et imaginables » [7].

XV. — *Bilan final.* — Le très beau livre que nous venons de résumer, s'achève sur un essai de bilan, à la date de 1949.

Jusqu'à 1933, Staline n'est que l'exécuteur testamentaire de Lénine. Ensuite, c'est la vieille Russie qui renaît dans tous les domaines. Le style du temps d'Alexandre Ier et de Nicolas Ier est redevenu d'actualité avec sa pompe semi-orientale. Les anciens uniformes, les décorations, la discipline militaire et fonctionnariste remplacent partout le débraillé et l'anarchie de 1917-1925. L'étatisation est plus forte qu'au temps des tsars. La police est plus méfiante, plus active, plus obsédante. Le mariage est redevenu le fondement de la construction sociale. L'avortement est interdit. La Russie redevient le pays le plus conservateur de l'univers.

— « Cela se voit à son architecture, aux uniformes de ses fonctionnaires, à la façon de vivre de ses citoyens, aux lois qui régissent le mariage et la morale publique et à la façon d'être des services d'Etat. » (P. 481).

Il n'y a plus d'école unique, mais il existe des écoles privilégiées comme l'Académie diplomatique ou le Corps des Cadets. Les écoles ne sont plus mixtes. Le nombre des internats a énormément augmenté, et les élèves des instituts techniques sont dotés d'un uniforme réglementaire. Les journées se passent comme dans une caserne et une partie des élèves est recrutée de force, comme il y a cent ans. En un mot, ce que l'empereur Nicolas Ier, l'autocrate implacable, n'avait pu obtenir, Staline l'a réalisé. Il n'avait pu asservir les écrivains : Pouchkine, Lermontov, Gogol. Staline y est parvenu. On doit écrire, peindre, sculpter, faire des poèmes, de la musique selon les normes établies par lui et pas autrement. Il tourne en ridicule l'art dit surréaliste et n'a que dédain et sarcasmes pour Picasso et ses émules. Enfin, le problème des nationalités est, de nos jours, résolu dans le sens d'une russification à outrance, non seulement dans les Républiques soviétiques, non - russes, mais dans les « pays satellites ». Les rêves des tsars ont été réalisés, les cinq Russies, toutes les nations slaves, à la seule exception — scandaleuse — de la Yougoslavie, sont réunies sous la domination de Moscou. L'Eglise orthodoxe est domestiquée au point de servir d'instrument de domination dans les pays de religion orthodoxe, quoique non-russes, tels que la Roumanie et la Bulgarie. L'immense Chine est devenue une alliée de la Russie, une élève, une filiale, une cliente.

Il est vrai que ces succès portent en eux-mêmes leur danger : l'empire stalinien est trop vaste, trop disparate, trop exposé à des mouvements imprévisibles de révolte et de séparatisme, et la Chine sera, tôt ou tard, une émule redoutable. Le péril jaune, pour la Russie de demain, n'est pas un vain mot. Le communisme chinois, tout autant que le

[7] *Ibid.*, p. 475. L'auteur fait allusion à une décision de Staline, en matière linguistique !

communisme russe, est à base de nationalisme. Le nationalisme chinois se dressera tôt ou tard contre le nationalisme russe, car les Russes sont les derniers « blancs » à posséder une part de l'Asie, que les « jaunes » veulent avoir à eux seuls !

En conclusion, Bassèches, écrivant 3 ans avant la mort de Staline, fait le pronostic remarquable que voici :

— « Il peut se passer beaucoup de temps avant que la mort de Staline ait une influence sur le gouvernement de l'Union soviétique. Et pourtant la chose est fatale... Jamais un Etat qui fut supporté par un seul homme n'a survécu plus que la durée moyenne d'une vie humaine à son fondateur. » (P. 498, fin du livre).

XVI. — *Philosophie de Staline.* — Pour clore cette étude rapide, nous résumerons un bel article du P. G. Wetter, S. J., directeur de l'Institut pontifical russe à Rome, dans la *Civiltà cattolica* du 21 mars 1953, sous le titre : « *Joseph Staline, Démon de l'antireligion* ». On y tient compte des derniers articles et ouvrages de Staline, en particulier de ses lettres sur le *Marxisme et les Questions de linguistique.*

La philosophie de Staline est bien celle de Marx, d'Engels, de Lénine, mais avec des interprétations nouvelles. C'est le *matérialisme dialectique* compris d'une manière nettement originale. Il faut donc expliquer en quoi consiste ce matérialisme stalinien.

En tant que matérialiste, Staline regarde la matière comme la réalité fondamentale, mais il s'éloigne du matérialisme vulgaire et mécaniste, en introduisant l'esprit, au cours de l'évolution. La matière est éternelle. Mais elle ne cesse d'évoluer et son évolution est ascendante ou tout au moins en spirale et non pas en mouvement circulaire ou en éternelle réversion des mêmes formes ou valeurs. L'évolution de la matière conduit à l'esprit. Elle a des étapes. La vie en est une. La conscience et l'esprit en sont une autre. Aux lois purement physiques et dynamiques se superposent donc des lois biologiques, puis logiques et psychologiques, irréductibles aux premières. La vie et la conscience sont des phénomènes entièrement nouveaux et irréductibles à la simple chimie et physique.

Mais vous vous demandez comment ainsi le *plus* peut sortir sans cesse du *moins*, et le *supérieur* de l'*inférieur*. En somme c'est de l'*être* qui sort du *non-être*. C'est comme si en arithmétique, on admettait que deux et deux font quatre *et un peu plus*. Mais Staline, qui n'est pas métaphysicien au sens bourgeois, n'est pas embarrassé pour si peu. C'est là que son épithète : *dialectique*, accolée au mot matérialisme, entre en jeu. La dialectique, c'est justement l'existence de ces « *sauts dialectiques* », donnant naissance à la vie, puis à la conscience. Staline suit Engels, en substance, mais, au lieu des trois lois fondamentales d'Engels, Staline admet quatre « traits fondamentaux ».

— 1° Tous les phénomènes de la nature et de la société forment un « tout cohérent unique », une unité parfaite ; « ils dépendent l'un de l'autre et se conditionnent réciproquement » ;

— 2° On doit considérer « la nature non comme un état de repos et d'immobilité... mais comme un état de mouvement et de changement perpétuels » ;

— 3° Il existe une « loi de passage de la quantité à la qualité » ;

— 4° Il existe aussi une loi de « l'unité et de la lutte des opposés ».

C'est par toutes ces lois que Staline prétend supprimer le recours à un Dieu - Créateur. Il s'explique ainsi sur la quatrième loi, selon lui, la plus importante, avec la troisième :

— « Contrairement à la métaphysique, la dialectique part du principe que les objets et phénomènes de la nature impliquent des contradictions internes, puisque tous ils ont un côté négatif et un côté positif, un passé et un avenir... et puisque la lutte entre ces aspects opposés... est la base essentielle du processus de développement, la base de la transformation des changements quantitatifs en changements qualitatifs. » [8]

Staline a nettement dépassé ainsi Engels et Lénine. Il est le quatrième évangéliste du marxisme, mais qui corrige et complète les trois premiers. Selon lui, la matière monte, « par sauts dialectiques », jusqu'à la conscience. Mais l'on n'est encore qu'au seuil de la liberté. La conscience donne naissance à l'activité intellectuelle. L'homme acquiert ainsi la connaissance des lois de la nature, et par suite le pouvoir d'assujettir la nature, au moyen des instruments créés par lui. Il peut ainsi, progressivement *se libérer* de son asservissement envers la nature, s'émanciper de la « nécessité naturelle ». Il est vrai qu'il tombe dans une nouvelle servitude, celle des rapports sociaux, celle de la supériorité des *maîtres* de la production sur les *esclaves*, chargés de produire. Heureusement, l'évolution a apporté le remède à cette servitude, le jour où elle a enfanté Karl Marx, qui a livré le secret de cet esclavage et posé le principe de l'affranchissement ouvrier. Engels a bien dit : « Cela sera le saut du règne de la nécessité au règne de la liberté. »

Mais attention ! l'erreur des socialistes ou *mencheviks* fut l'*attentisme*, c'est-à-dire la foi en un progrès inéluctable et se faisant tout seul. Le *bolchévisme* par la voix de Lénine et de Staline a bien vu au contraire que la vérité est dans l'*activisme*, c'est-à-dire l'action révolutionnaire sans arrêt. Les théories ne sont pas un *épiphénomène*, mais un *levier* pour changer le monde :

— « Les nouvelles idées et théories, écrit Staline, surgissent précisément parce qu'elles sont nécessaires à la société, parce que sans leur action organisatrice, activante et transformante, il est impossible de donner une solution aux problèmes qui apparaissent au cours du développement de la vie matérielle de la société... C'est pourquoi les idées et théories sociales, les institutions politiques qui sont nées sur la base de ces problèmes issus de la vie matérielle... agissent elles-mêmes sur la réalité sociale, sur la vie matérielle de la société [9]. »

Une telle doctrine se donne ouvertement comme une religion rédemptrice. Il s'agit de libérer l'homme de la nécessité. Le communisme, quand il sera au point, sera liberté entière. L'Etat même sera supprimé. Nous n'en sommes qu'au stade du socialisme, depuis la Constitution stalinienne de 1936. L'évolution *en spirale* a ceci de particulier qu'elle paraît changer de direction à chaque tournant. C'est ainsi que pour aller à la liberté, il faut pas-

[8] J. Staline, *Questions du Léninisme*, édition russe, Moscou, 1947, p. 539.

[9] Ibid., *Questions du Léninisme*, p. 547.

ser par la dictature ; pour aboutir à la suppression de l'Etat, il faut passer par le totalitarisme de l'Etat ; pour arriver au paradis, il faut passer par le purgatoire. Ce sont là des contradictions, mais elles ne sont qu'apparentes, car le but final reste le même. Staline promet à ses adeptes non pas le bonheur éternel, puisqu'il ne croit pas à l'immortalité de l'âme, ni à Dieu, mais à l'avènement d'un monde libre et heureux, pour une date inconnue !

Je laisse aux étudiants en philosophie le soin de réfuter ce millénarisme. On se pose tout de suite quelques questions : 1° comment *une évolution éternelle* n'est-elle pas encore arrivée *à l'infini de perfection?* 2° comment *le plus* sort-il constamment du *moins?* 3° comment *l'évolution, sans conscience, a-t-elle assez de sagesse pour se diriger vers la conscience*, et la matière vers l'esprit et la nécessité vers la liberté ? Nous ne nous résignerons jamais à voir en Staline un penseur authentique. Mais il aura été, de toute évidence, un entraîneur d'hommes, un calculateur rusé, prudent, implacable et heureux. Et il aura réussi ce tour de force de transformer, comme l'a dit quelqu'un, avec esprit, *la dictature du prolétariat* en *dictature du secrétariat !* Parti du titre effacé de *secrétaire du Parti*, il en est devenu le *maître absolu et unique*, *l'oracle* et *l'idole*. Humainement parlant, ce fut une prodigieuse réussite. Pouvait-elle se produire ailleurs qu'en Russie ?

L. CRISTIANI.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Est-il vrai que l'usage de l'eau bénite ne peut apporter aucun suffrage aux âmes du Purgatoire ? Mais alors que penser de l'eau bénite placée près du cercueil et que les personnes venant prier pour le défunt aspergent sur son corps ? Est-ce pour repousser, comme on le dit parfois, l'influence néfaste du démon ?

R. — Ce n'est pas la première fois qu'on soumet à notre appréciation semblable coutume. Déjà en 1933 nous avons été appelé à donner notre sentiment sur un tract intitulé : *Un puissant secours pour les âmes du Purgatoire* (p. 438), où quelques pratiques analogues étaient vivement recommandées

L'eau bénite est un sacramental. Or le sacramental n'agit pas à la façon des sacrements, *ex opere operato*, en produisant directement son effet. *Ex opere operato* il fait simplement intervenir le pouvoir impétratoire de l'Eglise ; et l'intervention de celle-ci agit *ex opere operantis* pour obtenir de Dieu l'effet du sacramental. On voit d'ici l'enchaînement des influences et des causes agissantes : le ministre du sacramental fait, par lui, intervenir le pouvoir de l'Eglise ; ce pouvoir mis en branle agit sur Dieu ; et Dieu dispense l'effet du sacramental selon que l'exige sa bonté et sa justice, et en tenant compte des dispositions individuelles des bénéficiaires.

Les effets des sacramentaux se ramènent à quatre : rémission des péchés véniels indirectement obtenue par les grâces de contrition et de ferveur que donne le sacramental ; grâces actuelles ; certaines faveurs temporelles ; rémission de la peine temporelle due au péché déjà pardonné.

a) Parmi les grâces, faveurs temporelles, obtenues par les sacramentaux, il faut compter l'éloignement des démons. S. Thomas l'enseigne expressément à l'occasion des exorcismes du baptême (III^a, q. 71, a. 3). L'eau bénite étant un sacramental dans lequel intervient l'exorcisme, peut aussi obtenir cet effet : il suffit de lire les prières de la bénédiction pour en être convaincu : *effugiat atque discedat a loco in quo aspersum fuerit omnis phantasia et nequitia, vel versutia diabolicæ fraudis, omnisque spiritus immundus... Quidquid ex eo tactum, vel respersum fuerit, careat omni immunditia, omnique impugnatione spiritualis nequitiæ* (exorcisme du sel). — *Exorcizo te, creatura aquæ... ut fias aqua exorcizata ad effugandam omnem potestatem inimici, et ipsum inimicum eradicare et explantare valeas cum angelis suis apostaticis* (exorcisme de l'eau). Dans les oraisons qui suivent, les mêmes indications se retrouvent : *ut creatura tua mysteriis tuis serviens, ad abigendos dæmones... divinæ gratiæ sumat effectum... ; discedant omnes insidiæ latentis inimici... — Ut ubicumque fuerit aspersa, per invocationem sancti nominis tui, omnis infestatio immundi spiritus abigatur : terrorque venenosi serpentis procul pellatur...*

L'eau bénite, ainsi consacrée par les exorcismes est donc apte à conjurer, à éloigner, à infirmer directement ou indirectement les efforts de l'esprit du mal. Toutefois, à l'égard du démon, le sacramental n'a qu'une puissance vraisemblablement *morale*, précisément parce qu'il n'a pas l'efficacité *ex opere operato* du sacrement ; aussi l'Eglise, avec prudence et raison, joint à l'emploi du sacramental contre le démon d'autres moyens, comme le jeûne, la sainteté du ministre, les signes de croix, etc...

Autour du cercueil, l'eau bénite a-t-elle donc pour effet de repousser l'influence néfaste du démon ? — Nous ne le pensons pas. — Après la mort, le démon n'a plus à intervenir ; le sort éternel de l'âme est définitivement fixé. Il ne saurait être question de repousser, à l'égard de l'âme déjà fixée dans son sort, les influences néfastes de Satan. Peut-être pourrait-on expliquer le geste des fidèles aspergeant le cercueil du défunt, de la même manière qu'on explique les prières liturgiques de la messe des défunts à l'offertoire ou à l'absoute, prières demandant à Dieu que l'âme soit délivrée de la mort éternelle : « L'Eglise commémore les défunts, *comme* s'ils étaient encore sur terre, à l'instant dernier de la vie où se décide leur sort éternel » (Billot, *De novissimis*, p. 108).

Avant de taxer de superstition le geste des fidèles aspergeant le corps du défunt, on peut se demander si une telle coutume (d'ailleurs existant presque universellement) ne s'inspire pas des usages mêmes de l'Eglise. En réalité, ces usages pieux existent et sont consacrés par la liturgie elle-même : aspersion autour du catafalque, aspersion de la tombe. Mais ils ont une signification toute autre que l'éloignement du démon.

b) « L'aspersion de l'eau bénite et l'encensement (à l'absoute)... ont pour but... de montrer que les défunts ont été en communion avec nous et qu'aujourd'hui encore ils participent à nos suffrages ;

de les soulager, non seulement par l'oraison dominicale qui se récite en même temps, mais aussi par les prières avec lesquelles on bénit l'eau et l'encens et que l'Eglise applique à ses membres souffrants, toujours en forme de suffrages... » Ainsi s'exprime un auteur estimé, auquel l'*Ami* s'est référé expressément en 1930, p. 144. La première partie de ses affirmations sera retenue par tous sans difficulté : les défunts ont été en communion avec nous et le restent, s'ils peuvent participer à nos suffrages. La seconde partie est plus discutable. Sans doute, toute prière de l'Eglise adressée à Dieu pour les défunts est un suffrage puissant en leur faveur près de Dieu. Mais les prières *avec lesquelles ont bénit l'eau* ont-elles, dans la pensée de l'Eglise, cette destination ? Il est permis d'en douter. Voici ce que nous écrivions en 1933, p. 439, dans l'article auquel il a été fait allusion :

Le sacramental de l'eau bénite n'a d'efficacité que selon les intentions de l'Eglise, indiquées dans les formules de bénédiction. Or, toutes les formules de bénédiction d'eau, celles que l'Eglise a employées au cours des âges et qui sont aujourd'hui disparues de sa liturgie, celles qui sont conservées ou employées actuellement, supposent que la personne ou l'objet soumis à l'aspersion de l'eau bénite est présent et reçoit l'eau par un contact physique. *Tinctus*, déclare le vers mnémotechnique inventé pour rappeler les diverses sortes de sacramentaux. En tous cas, de toutes les variétés d'eaux bénites dont l'Eglise a encouragé l'usage au cours des siècles, aucune ne se rapporte au soulagement des âmes du purgatoire. Toutes envisagent la purification de l'âme de ceux qui en usent ; la protection et la sanctification des (personnes et des) objets qui en sont aspergés ; la guérison des malades grâce à l'intervention divine, etc. Mais rien, dans toute la tradition catholique, n'affirme une efficacité quelconque de l'eau bénite par rapport au soulagement des âmes du purgatoire.

D'ailleurs — *dato, non concesso* — si l'hypothèse d'une relaxation de la peine des âmes souffrantes pouvait être envisagée à la suite d'une aspersion d'eau bénite à leur intention, il resterait encore à expliquer cette relaxation. La plupart des théologiens repoussent l'idée que la seule prière de l'Eglise obtienne, par l'aspersion de l'eau bénite, la rémission de la dette de peine. S. Thomas estime déraisonnable de penser qu'avec la seule aspersion de l'eau bénite, une âme en état de grâce, mais encore débitrice à l'égard de la justice divine quant à la peine due aux péchés pardonnés, puisse entrer immédiatement au paradis. Il n'entrevoit de rémission de peine qu'en proportion de la ferveur plus ou moins grande que l'emploi de ces rites peut provoquer dans l'âme encore endettée (IIIa, q. 87, a. 3, ad 3). Est-ce le cas des âmes du purgatoire ? Comment veut-on qu'une aspersion d'eau bénite à leur intention puisse provoquer en elles un élan nouveau de ferveur ? La chose est pour le moins mystérieuse et, en tout cas, ne saurait être affirmée avec certitude.

Propager une dévotion aux âmes du purgatoire en ce sens, faire de l'eau bénite un moyen de les soulager facilement, nous semble inviter le peuple chrétien à des pratiques d'où la superstition n'est peut être pas étrangère, en tout cas où l'on ne peut s'engager si l'autorité ecclésiastique n'y apporte pas son approbation.

Une voie sûre cependant peut ici être indiquée, la voie des *indulgences* attachées à l'emploi de l'eau bénite, indulgences applicables aux âmes du purgatoire : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.* Indulgences : 50 *jours, chaque fois* que l'on fait le signe de la croix en disant l'invocation ci-dessus (Pie IX, 28 juil. 1863) ; 100 *jours, chaque fois* qu'on se signe avec l'eau bénite en disant l'invocation ci-dessus (Pie IX, 23 mars 1866). — Pie IX accorda ces indulgences lorsque Mgr Gaume lui fit l'hommage de ses deux ouvrages : *Le Signe de la Croix au XIXe siècle*, et *L'Eau bénite au XIXe siècle* (Béringer-Steinen : *Les Indulgences*, éd. de 1925, t. I, n. 237, p. 129).

A. M.

Q. — Comment doit-on interpréter la phrase : « *Qu'y a-t-il de mal ?* » que nos jeunes gens nous opposent quand nous les conseillons de fuir les mauvaises occasions ?

Je vous serais bien obligé si ce problème était traité dans l'*Ami*.

R. — La question : « Qu'est-ce qu'il y a de mal ? » à propos de ce que nous appelons « l'occasion de péché » est susceptible de recevoir bien des réponses selon les cas concrets. Elle risque d'ailleurs d'entraîner à des discussions sans issue dans la mesure où l'interlocuteur n'est pas d'une vraie bonne foi.

Mais peut-être aussi que la façon dont les principes sont posés facilite les échappatoires. Parler d'une « occasion de péché », c'est parler d'un rapport *de fait* entre telle situation et *des péchés effectivement commis* : il n'y a pas de créatures qui soient « en soi » occasions de péché ; il y a dans la genèse de tel ou tel péché l'influence de tel événement ou de telle rencontre.

Quand je parle à un jeune homme d'« occasion de péché », je puis parler de deux choses assez différentes. D'abord d'une situation qui *en fait, pour lui*, est liée à une aggravation de sa faiblesse morale, qui est « le contexte » dans lequel il se laisse entraîner au péché. Nous n'avons pas à rappeler ici les distinctions entre « occasion nécessaire » et « occasion libre » ; mais il est relativement facile de faire comprendre à quelqu'un ou bien que s'il se met dans telle situation, ce n'est pas pour autre chose de sérieux que *pour* pécher, ou bien que le fait de refuser le sacrifice d'une bagatelle, alors qu'il *sait* pouvoir sortir ainsi du péché, c'est manifester qu'il ne *veut* pas pour de bon en sortir. Mais attention à ne pas traiter trop vite de « bagatelles » des choses qui, *dans cette vie-là*, représentent une véritable « richesse humaine ». Ce n'est pas parce que, pour nous, prêtres, le sacrifice de telle chose va de soi, qu'il est toujours une simple « manifestation de bonne volonté » pour un laïc : ni Dieu ni l'Eglise ne lui demandent de se faire moine pour sortir du péché.

Je puis parler aussi d'une occasion de péché *que je prévois être telle pour lui*, parce que l'expérience montre qu'il en est ainsi pour la plupart. Ici il faut amener le jeune lui-même à examiner loyalement sa conscience : « Ne va-t-il pas là-bas parce qu'au fond il désire « tomber » ? » Et sinon, quel est l'intérêt positif, incontestable, qu'il y voit ? Il n'a pas le droit de nier tout risque, puisqu'il sait que le risque existe pour les autres. Alors il ne suffit pas qu'il puisse dire « Il n'y a rien de mal » ; il faut qu'il se demande : « Qu'est-ce qu'il y a *de bien* ? » On ne joue pas son âme, si peu que ce soit, simplement *parce qu'on n'a pas toutes les chances de la perdre*. On fait confiance à la

grâce de Dieu chaque fois qu'il y a une raison sérieuse — fût-ce la camaraderie ou une vraie détente — de se comporter de telle façon... qui n'est pas sans risques. Que le prêtre, ici également, ne soit pas incompréhensif ; qu'il ne légifère pas en oubliant que la décision, en définitive, c'est à l'intéressé qu'il revient de la prendre ; mais qu'il aide à « poser le problème », en toute loyauté.

Disons en terminant que la question : « Qu'est-ce qu'il y a de mal ? » peut signifier des conceptions morales plus radicalement faussées. On ne se contente pas de parler de la chose « indifférente ou bonne » qui comporte un *risque* de péché ; on envisage *directement* le laisser-aller qui en résulte et on dit en somme : « Là où vous dites qu'il y a *péché*, je ne vois rien que de *très naturel*. » C'est alors évidemment toute l'instruction morale qui est à revoir.

LITURGIE

Q. — Est-il obligatoire que ce soit le même célébrant qui dise la messe du Jeudi Saint et la messe des Présanctifiés du lendemain ?

R. — Bien que la cérémonie du Jeudi saint exige celle du Vendredi, et réciproquement, il ne s'ensuit pas que ce soit le même prêtre qui les préside, les deux fonctions étant absolument distinctes et séparées.

D'après les rubriques du Cérémonial des Evêques, c'est bien l'évêque qui célèbre le Jeudi saint dans sa cathédrale, et obligatoirement, à cause de la bénédiction des saintes Huiles, à moins, évidemment, qu'il ne soit « necessario impedimento præpeditus » (Cérém. des Ev., livre II, ch. XXIII, n° 14). Il n'est cependant pas tenu d'officier le lendemain, et le même Cérémonial contient un chapitre spécial selon que l'évêque célèbre la messe des Présanctifiés (ch. XXV) ou se contente d'y assister (ch. XXVI).

Q. — La chapelle de la communauté dont je suis aumônier sert d'oratoire semi-public. 1° Sommes-nous tenus de faire la solennité et la procession de la Fête-Dieu le dimanche suivant ; et la deuxième procession l'autre dimanche ? — 2° Pourrions-nous faire la procession le jour même d'incidence de la Fête-Dieu, le jeudi, et la seconde procession le jour du Sacré-Cœur ?

R. — 1° La messe des solennités transférées en vertu de l'indult Caprara (celle de la Fête-Dieu en est une) est *facultative* dans les oratoires semi-publics (S.R.C., 4269, ad 9). Ergo...

2° La procession du Saint Sacrement, *le jour de la Fête-Dieu*, est une procession *générale* qui, *en principe*, se fait à l'église la plus digne de la localité et à laquelle doivent assister le clergé des autres églises, les confréries et certains Réguliers. *Pendant l'octave*, chaque église peut faire sa propre procession (jour, heure, chemin à déterminer par l'Ordinaire, là où il y a plusieurs églises).

3° En *France*, la solennité de la Fête-Dieu étant renvoyée au dimanche, les processions commencent ce même dimanche et se terminent le dimanche suivant (cf. *Ami* 1952, p. 638).

4° Il appartient exclusivement à l'Ordinaire d'autoriser les processions qui ne sont prévues ni par le droit ni par la coutume (cf. can. 1292, et décret du 3 février 1922).

A la lumière de ces données vous pourrez, espérons-le, résoudre les cas concrets qui se présentent chez vous, ce que nous ne pouvons faire, dans l'ignorance où nous sommes et des prescriptions de votre évêque et des coutumes locales.

Q. — Un prêtre ayant dit la messe du Samedi saint a remplacé un confrère malade, pour la messe de la vigile. On a accusé le prêtre d'avoir offensé, au moins, l'esprit liturgique.

R. — Un prêtre qui a célébré la fonction du Samedi saint, le matin, ne présidera par celle de la vigile pascale : c'est l'évidence même. L'office divin diffère selon qu'on célèbre le samedi matin ou dans la nuit de Pâques.

Toutefois, il est des circonstances imprévisibles comme celle que vous signalez : la maladie (soudaine) d'un prêtre qui le met dans l'impossibilité de célébrer et de trouver, pour le remplacer, un confrère autre que celui qui a déjà fait l'office le samedi matin. Faudra-t-il supprimer purement et simplement la fonction nocturne et la messe qui suit ? Les fidèles ne pouvant en être prévenus viendront quand même. On les exposera alors et à manquer la messe dominicale et à omettre leur communion pascale (est-on sûr qu'ils viendront accomplir ce devoir un autre jour ?) Aussi, dans ce cas tout à fait EXCEPTIONNEL, nous pensons — *salvo sapientioris judicio* — qu'il sera permis au prêtre ayant officié le samedi matin de présider la fonction nocturne de façon à commencer la messe *post mediam noctem*.

Q. — Le Saint-Père a prescrit d'ajouter aux *invocations* récitées APRÈS LA MESSE et aux divines louanges à la fin du Salut : « Bénie soit sa glorieuse Assomption ! »

Cela vient bien au Salut après l'Invocation à l'Immaculée Conception, mais après les invocations au Sacré-Cœur qui suivent la messe, ne faudrait-il pas modifier la formule ?

R. — L'invocation « Bénie soit sa glorieuse Assomption » doit, d'après les *Acta*, être ajoutée aux acclamations *Dieu soit béni...* (avant « *Béni soit le nom de Marie...* ») que l'on récite *après la messe*, aux saluts du Très Saint Sacrement ou en d'autres circonstances, suivant la coutume locale ou les prescriptions de l'Ordinaire. En Italie, en effet, dans beaucoup de diocèses on a l'habitude de réciter les divines louanges après la messe. Il n'est pas question de dire « Bénie soit sa glorieuse Assomption » en acclamation séparée, après la triple invocation au Sacré-Cœur, ce qui, vous le reconnaissez vous-même, n'aurait aucun sens.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Dans les pas de Jésus. — Présentation de S. E. le cardinal Liénart. Introduction historique et archéologique de M. l'abbé René Leconte, pro-

fesseur aux Faculté catholiques de Lille. Photographies de Frédérique Duran. — Album in-4 (24 × 30 cm.) de 128 p. (dont 68 en héliogravure), 1850 fr. — Paris, Hachette, 1953.

Ce magnifique album est né d'une idée de Francis Ambrière, directeur de la collection des « Guides Bleus », à la librairie Hachette. « Le jeune Etat d'Israël, remarque-t-il, en s'industrialisant est en train de modifier profondément la structure du pays qui a vu naître et mourir le Christ. N'est-il pas important de sauver des images promises à une prompte disparition ? »

C'est ce visage que le présent album a voulu fixer pendant qu'il en était encore temps. Avec un goût et une sûreté de coup d'œil jamais en défaut, M^me^ Frédérique Duran a pris ces images qui suivent pas à pas le Christ et éclairent avec une précision lumineuse les textes de l'Evangile et de la Bible. Il n'est, pour s'en rendre compte, que de se reporter aux explications à la fois archéologiques et historiques et aux références dont M. l'abbé Leconte a accompagné chaque photographie, après avoir, lui aussi, dans les vingt pages de son introduction, suivi le Christ au long de sa vie et de ses déplacements. Quel guide eût été plus averti que lui ? Il connaît la Terre Sainte dans ses moindres détails, l'a parcourue maintes fois en tous sens, sait ce qu'en représente chaque site. Chez lui l'historien et l'archéologue font le départ entre ce qui est certain et ce qui ne l'est pas, replacent chaque chose à sa place. Le professeur et le prêtre savent aussi recréer l'ambiance du milieu, en dégager la signification.

On comprend alors que le cardinal Liénart, avec l'autorité qui est la sienne et également, avec une information très sûre, ait tenu à souligner l'intérêt majeur d'une telle œuvre, marquant combien les découvertes les plus récentes avaient confirmé, justifié et éclairé le sens et l'interprétation traditionnels donnés des Livres saints.

Faut-il ajouter que la réalisation technique de cette œuvre est digne de son sujet et de son ambition. L'album comporte huit planches en couleurs dont trois nous paraissent spécialement remarquables : celle qui présente le Jourdain face à Jéricho, là où la tradition veut qu'ait eu lieu le baptême de Jésus ; celle qui évoque les rives du lac de Galilée, face à Tibériade, et enfin ces monts de Juda dont il faut traverser l'austérité implacable pour atteindre Jérusalem. Soixante planches en noir rendent vivant tout ce que l'histoire récente a sauvé des grands souvenirs bibliques et évangéliques.

En ce domaine on ne saurait d'ailleurs exiger une rigoureuse précision. Le cardinal Liénart le rappelle à bon escient : « Même quand de telles localisations font défaut, la Palestine n'en demeure pas moins la Terre biblique par excellence : celle où le Dieu Vivant vint annoncer la Bonne Nouvelle et où il est toujours possible de retrouver Sa présence. »

René NELLI, directeur du volume, Charles P. BRU, chanoine L. de LACGER, Déodat ROCHE, Luciano SOMMARIVA. — **Spiritualité de l'Hérésie : le Catharisme.** In-16 de 235 p. (Collection Nouvelle Recherche). — Paris, P.U.F., 1953.

Un groupe d'auteurs venus des quatre coins de l'horizon intellectuel a entrepris d'évoquer les conditions qui ont rendu possible l'apparition de cette étrange aventure qu'est le Catharisme. Il a fallu d'abord essayer de rappeler les conditions historiques sans lesquelles on ne peut comprendre, non pas la spiritualité cathare, mais plus justement l'hérésie cathare. Il y a sans doute l'état lamentable du clergé dans cette partie de la France, l'opposition entre le Nord et le Sud, l'attitude de la noblesse de langue occitane, mais ceci n'explique pas que la nouvelle doctrine ait précisément emprunté toutes les positions de l'ancien manichéisme. C'est évidemment de ce côté que la recherche aurait due être poussée.

Le chapitre de M. le chanoine de Lacger sur le Catharisme en pays albigeois aux XII-XIV^e^ siècles constitue un bon exposé de la situation historique de l'hérésie en Aquitaine. Il est à craindre que le reste du livre ne satisfasse guère les lecteurs. Qu'il y ait dans certains petits cercles des résurgences d'un néo-manichéisme, la chose est possible, surtout quand on sait que l'un des auteurs de ce livre, M. Déodat Roche en est l'un des promoteurs, mais venir nous assurer comme le fait M. R. Nelli, p. 229, « la spiritualité de l'hérésie cathare est toute dans l'effort qu'elle fait pour empêcher les faux spirituels d'étrangler le principe universel de charité qui passe par l'âme et pour dilater celle-ci dans l'Infini de l'Esprit », c'est se moquer du lecteur et le supposer plus ignorant qu'il ne l'est. Le seul avantage que l'on puisse reconnaître à cet ouvrage, c'est de nous donner quelques textes cathares.

A. V.

Marcelin DEFOURNEAUX. — **La vie quotidienne au temps de Jeanne d'Arc.** — In-8 de 314 p., 625 fr. — Paris, Hachette, 1953.

Médiéviste, auteur d'une excellente étude sur *les Français en Espagne aux XI^e^ et XII^e^ siècles*, sous-directeur de l'Institut français de Madrid, M. Defourneaux retrace dans son nouvel ouvrage la vie quotidienne en France dans la première moitié du XV^e^ siècle, entre 1407 — date de l'assassinat de Louis d'Orléans par Jean-Sans-Peur — et 1437, année marquée par la rentrée de Charles VII dans sa capitale.

Après un exposé d'ensemble de l'aspect général de la France au début du XV^e^ siècle, l'auteur conduit son lecteur à la campagne puis à la ville. Il lui montre les détails de la vie manuelle, le fait pénétrer chez un bourgeois opulent, le mène dans la demeure d'un gentilhomme. Les pages consacrées à la vie chevaleresque n'apportent rien de nouveau. Le chapitre sur la femme, l'amour et le mariage, s'inspire surtout de textes bien connus des spécialistes : *les Quinze Joyes du mariage*, *le Petit Jehan de Saintré* et *les Cent Nouvelles nouvelles*.

La seconde partie traite de la « douloureuse danse », pour parler comme *Le Journal d'un bourgeois de Paris*, contemporain des événements, c'est-à-dire de la guerre et de l'occupation avec tout leur cortège de brigandages et de destructions, d'incendies et d'émeutes. Peut-être l'auteur insiste-t-il un peu lourdement sur la misère des églises, la dissolution des mœurs du clergé, la confusion entre naturel et surnaturel, la superstition et les pratiques de sorcellerie alors en vogue. Il eût fallu noter concurremment l'influence du grand courant mystique issu de Saint François d'Assise, qui s'épanouit alors et trouve son représentant le plus équilibré dans Gerson, mentionné ici brièvement.

Précisons, en dépit du titre qui pourrait faire équivoque, que Jeanne d'Arc n'est pas elle-même l'objet de cette étude, et que les quinze pages de « notes bibliographiques » rejetées en fin de volume permettront de poursuivre maintes recherches de détail.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 junii 1953

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)